DANS L'INTIMITÉ DES GRANDS ARTISTES
Nouvelle Collection artistique dirigée par PIERRE BOREL

PIERRE BOREL

Le Roman de Gustave Courbet

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE ORIGINALE
DU GRAND PEINTRE

Avec la Reproduction d'un Portrait de Courbet par lui-même et de deux Autographes extraits de sa Correspondance

PRÉFACE DE CAMILLE MAUCLAIR

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS SANSOT
R. CHIBERRE, ÉDITEUR
7, rue de l'Éperon, 7

DU MÊME AUTEUR

Les Peintres du Midi (avec préface de CAMILLE MAUCLAIR) *Epuisé.*

Les Primitifs Niçois. *Epuisé.*

La Sirène charmée, roman.

Sur les traces de François d'Assise (avec une préface de LOUIS BERTRAND).

Les Tentacules de la Pieuvre.

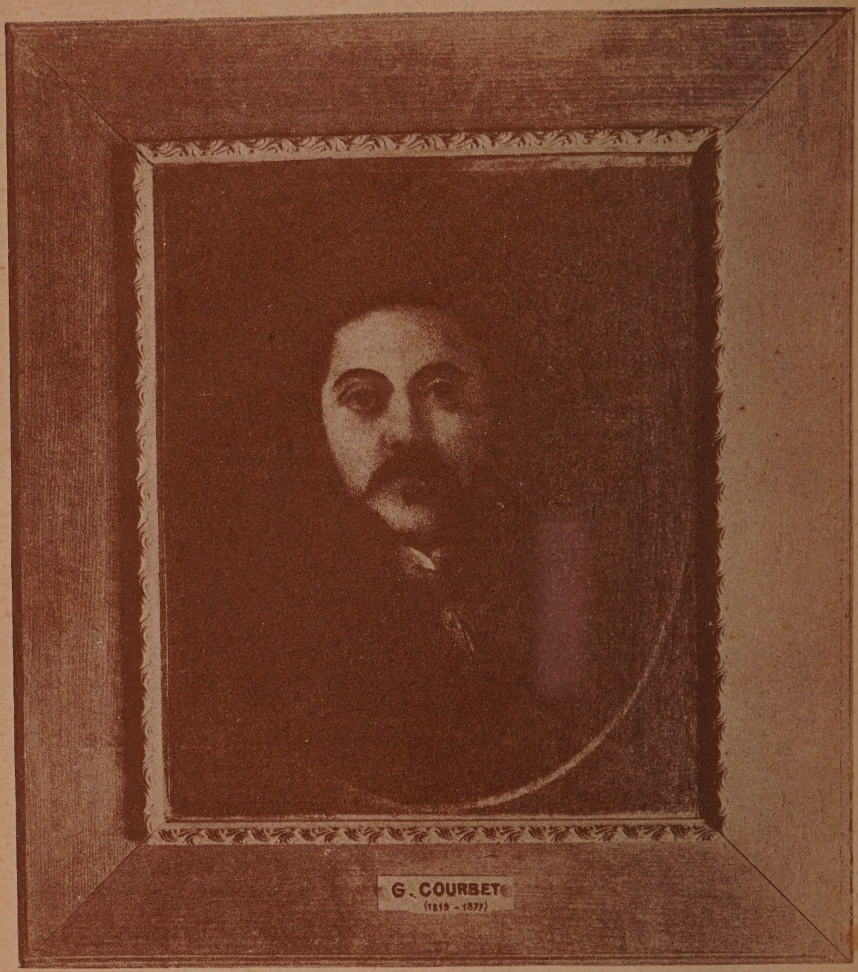
Le Musée des Beaux-Arts de Nice.

EN PREPARATION :

L'Extraordinaire existence d'Adolphe Monticelli.

Le Visage inconnu de Marie Bashkirtseff (d'après ses carnets intimes inédits).

Le Cœur de Virginie Déjazet (d'après une correspondance inédite).



GUSTAVE COURBET

Peint par lui-même.

(Collection du baron Max Desmousseaux de Givray.)

PIERRE BOREL

Le Roman de Gustave Courbet

D'après une correspondance originale du grand peintre

PRÉFACE DE CAMILLE MAUCLAIR

Deuxième édition

PARIS
ÉDITIONS E. SANSOT
R. CHIBERRE, Succr
7, Rue de l'Éperon, 7
MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

35 exemplaires sur vélin de Hollande van Gelder, numérotés de 1 à 35;

75 exemplaires sur vergé à la forme des Papeteries d'Arches, numérotés de 36 à 110.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Copyright by Chiberre et Pierre Borel, mars 1922.

PRÉFACE

La critique contemporaine donne de plus en plus d'importance aux détails biographiques des grands artistes : elle ne craint même pas l'indiscrétion, ni l'inconvénient de rapetisser dans le jugement du public des êtres que leurs chefs-d'œuvre l'engageaient à considérer avec respect comme des créatures glorieusement surhumaines. Elle explore leur vie privée jusqu'aux tares, aux banalités, aux misères physiques et morales avec une insistance parfois pénible. Elle y découvre aussi des trésors cachés. Son principe, juste au fond, est que l'homme explique l'œuvre, et que rien d'un artiste illustre ne doit nous être dissimulé, ni rejeté comme indifférent, car le fait le plus négligeable en apparence peut devenir révélateur.

M. Pierre Borel nous apporte une contribution des plus remarquables, des plus précieuses, selon ces données, à l'étude de la personnalité de Gustave Courbet. Elle a été l'objet

certes pas un « intellectuel ». Auprès de profonds artistes comme Ingres ou Delacroix, princes méditant les lois de l'art, il a l'air du paysan du Danube « ayant sayon de poil de chèvre et ceinture de joncs marins », ou du Satyre de Hugo. Mais nous n'avons pas eu d'ouvrier plus sain, plus puissant, plus capable de tenir auprès des plus illustres de tous pays. Il était même bien plus poète qu'il ne le savait. C'est une de nos plus incontestables gloires, grand peintre dans la plénitude du terme, et son plus durable monument est en ce Louvre où on l'admirera tant qu'il y aura une peinture et des regards humains pour en goûter la science et la beauté.

M. Pierre Borel nous aide fort à comprendre la psychologie de ce Franc-Comtois vigoureux, fier de sa force et de sa prestance mâle, joyeux, un peu hâbleur, plutôt « primaire » pour prendre un assez vilain néologisme, à la fois confiant et ombrageux, enfantin et matois, tenace dans son travail et irrésolu dans ses opinions, se souciant moins de blesser que d'étonner — mais de bon cœur, mais brave homme, et d'une exceptionnelle pureté de conscience dans l'exercice de l'art qu'il adorait, et qui était la religion de sa vie. S'il fit tort, ce ne fut qu'à lui-même, et si tel trait de son caractère déplaît, il sied de le confronter aux attaques haineuses, méprisables, qui s'acharnèrent contre son œuvre comme contre celles de Delacroix et de Manet. Ces attaques s'étendirent jusqu'aux

êtres qui aimaient Courbet, et notamment à l'amateur Alfred Bruyas. De celui-ci on entrevoyait déjà la figure avec sympathie. Mais M. Pierre Borel a été amené à accomplir, là aussi, une réparation complète, en nous donnant tout ce qu'il faut pour bien dessiner la figure de cet honnête homme de grand goût. Alfred Bruyas peut prendre désormais sa place, dans les archives artistiques, auprès des Rouart, des Caillebotte, des Walferdin, des Duret, de tant d'autres qui ont, au XIX^e siècle, continué la belle tradition des Crozat, des Julienne, des La Live de Jully, des Portalis.

Ces hommes appartenaient à une espèce disparue. Ils aimaient la peinture pour elle-même, c'était leur passion et leur luxe. Ils se privaient au besoin pour l'acheter, ils en jouissaient chez eux et en respectaient et servaient les créateurs, ils les léguaient à leurs enfants comme le meilleur de leur bien. C'est par eux que se sont formés ces « cabinets de collection » qui ont préservé pieusement tant de chefs-d'œuvre et ont, par le destin des legs ou des extinctions d'hoirie, enrichi impérissablement les musées de France. Ces hommes n'achetaient pas pour revendre à bénéfice, ils n'entreposaient point des œuvres d'art comme des valeurs à lots en s'entendant avec des marchands pour provoquer la hausse, ils ne cédaient ni au snobisme ni au lucre, ils ne prenaient conseil que de leur goût et de leur cœur : en un mot, les façons d'aujourd'hui leur

eussent paru honteuses ou absurdes. Alfred Bruyas a compté parmi ces amis sincères et élevés de l'art. Nous souffrons trop des mœurs actuelles pour ne pas accorder une attention reconnaissante à des hommes de cette sorte, auxiliaires probes et lucides d'une critique esthétique que la publicité outrancière n'avait encore compromise dans son intégrité et son autorité. Il serait juste et utile qu'auprès des biographies des grands peintres, un érudit s'avisât de placer un jour une « Vie des amateurs illustres ». Il acquitterait ainsi une dette envers de nobles esprits qui secondèrent tant de maîtres dans la voie douloureuse, et rentrèrent dans l'ombre à l'heure tardive de leur gloire. Mais il me faut céder à M. Pierre Borel dans l'attention du lecteur, et je crois avoir assez indiqué les motifs de l'estimer et de le remercier.

Camille MAUCLAIR

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La gloire de Gustave COURBET, monte, radieuse, en plein ciel.

Nous avons voulu apporter notre modeste hommage à la mémoire du grand artiste.

Et voici l'histoire des relations artistiques et affectueuses du Maître d'Ornans avec le collectionneur de Montpellier Alfred BRUYAS.

Les pages qu'on va lire, éclairées par des documents curieux, montrent le peintre de l'*Enterrement* et de *La Rencontre* sous un jour nouveau.

Elles le font mieux connaître et aimer davantage.

P. B.

Au Docteur A. COSTE

avec ma très vive gratitude

P. B.

CHAPITRE PREMIER

Un amateur de Gustave Courbet, Alfred Bruyas. — Son « Musée » de Montpellier. — Correspondance d'artistes. — L'Aventure d'Octave Tassaert. — Un mot d'Eugène Delacroix.

M. Laurent Berthier, vieil artiste bordelais qui connut Alfred Bruyas (1) nous a donné sur cet ami des artistes les renseignements que voici :

« Il était mince et distingué ; au fond sa personne n'avait rien de très remarquable, mais on était tout d'abord attiré par ses yeux, des yeux d'une couleur singulière, la même que celle de certaines pierres précieuses, un regard dans lequel semblait brûler un feu mystérieux et qui vous enveloppait et vous retenait à la manière d'un aimant.

« Lorsqu'il parlait, Alfred Bruyas augmentait encore cette sorte d'empire, car bien qu'il n'eut pas une facilité

(1) Jacques-Louis-Alfred Bruyas, né le 15 août 1821, à Montpellier, mort dans cette ville le 1er janvier 1876.

En reconnaissance de ses dons, la ville a donné le nom d'*Alfred Bruyas* à la rue Faubourg-de-Lattes, dans laquelle le collectionneur habitait.

d'élocution particulière, sa voix était captivante et puis on sentait — surtout lorsque la conversation venait à rouler sur la peinture — que cet homme vivait un merveilleux roman intérieur.

« Tout jeune, Alfred Bruyas avait obtenu de son père, homme peu cultivé mais qui à force de tenacité et de travail était arrivé à une situation enviable, de faire un voyage à Rome. Dans la véritable capitale de l'Art, le jeune amateur de peinture avait appris à aimer les grands maîtres et c'est à ce séjour en Italie qu'il faut attribuer l'amour éclairé que durant toute sa vie le mécène Montpelliérain professa pour les belles choses.

« Il s'était fait construire, devenu majeur, un véritable petit hôtel non loin de la place de la Comédie, à Montpellier. Cette maison située dans ce quartier studieux était meublée avec un goût et un choix de meubles qui faisait l'admiration des visiteurs. Cependant la plus grande partie de cet hôtel était réservée à une galerie où devaient prendre place les plus notoires œuvres des peintres contemporains. Alfred Bruyas qui ne pensait pas à ce moment-là à la postérité et à la notoriété justement méritées que sa galerie devait lui obtenir, avait une véritable passion, la seule, je crois, qui fut durable : s'entourer de beaux tableaux.

« Il commença par réunir des tableaux de genre et des paysages avant de commander aux meilleurs artistes de son temps cette magnifique, et on peut dire unique collection

de portraits qui n'est pas seulement le souvenir d'un homme mais un document de la plus grande valeur pour servir à l'étude de la technique des maîtres modernes depuis Gustave Ricard.

« C'est ainsi qu'Alfred Bruyas s'était mis en rapport avec la plupart des maîtres peintres ou sculpteurs de son époque. »

Il est curieux d'entendre à travers la correspondance de ces artistes le concert de louanges adressé à cet homme dont malheureusement l'exemple n'a pas été plus souvent suivi.

Ecoutez par exemple Hipolyte Flandrin parler d'une commande que vient de lui faire le riche amateur.

Paris, 10 juillet 1859.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de recevoir la lettre par laquelle vous voulez bien me demander le portrait de notre commun ami, M. Jules Laurens, pour le placer dans votre galerie.

« Le sujet me plaît, la place que vous lui donnez est fort honorable, et, en effet, j'ai dit à M. Laurens que j'acceptais ; mais à une condition, que vous me donneriez beaucoup de temps, car je suis chargé outre mesure et ne sais vraiment comment je pourrai m'exécuter.

« Néanmoins, Monsieur, heureux de pouvoir travailler pour un véritable amateur des arts, je ferai tout mon possible

pour rapprocher le plus possible le moment de vous donner une chose à laquelle vous attachez un intérêt de cœur et qui est pour moi le témoignage d'une estime à laquelle je suis tout à fait sensible.

« H. Flandrin. »

Benouville à son tour écrit à Alfred Bruyas :

Rome, 10 mars 1860.

« Monsieur,

« J'ai eu l'honneur de vous expédier, il y a quelques jours, le tableau fait par mon frère dont vous êtes devenu possesseur.

« C'est avec bien du regret, je vous l'avoue, que je me suis dessaisi de cette peinture, qui, outre son grand mérite, représentait pour moi toute une époque de ma vie. Epoque heureuse où nous étions tous deux à Rome et ne pensant pas nous séparer si tôt.

« Enfin, Monsieur, la position de fortune de ma belle-sœur ne m'a pas permis d'hésiter un instant, et je vous assure que tous mes regrets sont bien atténués en pensant que cette peinture est entre les mains d'une personne qui sait l'apprécier comme elle le mérite et qu'elle prendra place dans la galerie d'un amateur aussi éclairé.

« J'ose, Monsieur, me rappeler à votre souvenir et ne perds pas l'espoir de vous revoir à Rome où je suis fixé.

« Quand on est venu à Rome, on y revient toujours, dit-on. »

Le ton de cette lettre nous le retrouvons dans ce billet de Glaize :

Paris, 12 novembre 1868.

« Je vous remercie, mon cher Monsieur Bruyas, de votre toute aimable attention à propos du cadeau magnifique que vous venez de faire à la ville de Montpellier.

« Ce n'est pas à vous que je veux adresser mes félicitations, mais bien à ceux de vos concitoyens qui ont eu le bon esprit de comprendre la valeur du don que vous leur faites et rendre justice en l'acceptant à celui qui, pendant des années, par la *persistante folie des Beaux Arts* a pu et su former une aussi riche collection d'œuvres modernes (1).

« Puisse votre exemple faire naître des imitateurs et augmenter le nombre des amants du Beau autour de vous et de vos riches concitoyens.

« Les bienveillantes paroles que vous me dites à propos de quelques petits ouvrages qui font partie de la collection et que vous me désignez m'ont rappelé les heures agréables que j'ai passées dans votre société et dont je garde toujours un *reconnaissant* souvenir. »

Chenavard professe pour l'amateur montpelliérain les mêmes sentiments de déférente cordialité.

(1) Glaize fait là allusion à l'importante donation que Bruyas venait de faire au Musée de sa ville natale.

Paris, 25 mai 1875.

« Monsieur,

« Votre lettre toute remplie des hauts sentiments qui vous animent m'a bien vivement touché et je vous en remercie cordialement.

« Le tableau que j'ai eu l'honneur de vous offrir pour la collection que vous formez avec une si admirable persévérance n'est qu'une faible marque de la profonde estime que m'inspire le noble usage que vous savez faire d'une belle fortune. Par cette intelligente générosité, vous donnez un bel exemple et vous consacrez dignement votre nom en ajoutant à votre savante patrie un intérêt d'art, déjà si grand, qu'elle doit particulièrement au dévouement de citoyens tels que vous. »

L'admirateur d'Eugène Delacroix et de Corot, Alfred Robaut qui a laissé sur ces deux grands artistes des travaux de toute première valeur écrit, de son côté, à Alfred Bruyas :

Paris, 14 avril 1873.

« Cher Monsieur,

« J'ai bien reçu, hier soir, votre estimée dépêche et ce matin je m'empresse de faire l'expédition de votre aquarelle.

« J'y joins un fusain de M. Dutilleux (1) que j'ai choisi entre pas mal d'autres avec tout le soin que j'ai pu pour

(1) Henri-Joseph-Constant Dutilleux, né à Douai (Nord), le 5 octobre 1807, mort à Paris, le 31 octobre 1865. Elève de Hersent.

satisfaire un amateur d'élite et je pensais en mettant ces deux œuvres l'une contre l'autre que le cher beau-père eût été bien heureux et fier à la fois de songer qu'il faisait route à travers la France avec un homme tel que Barye pour entrer dans une collection les plus remarquables de France.

« Vous verrez par vous-même, cher Monsieur, que ce que je vous disais en 1865 ou en 1866, après que nous avons eu le malheur de perdre ce cher ami, que je n'exagérais pas ses mérites et qu'il peut coudoyer les plus grands maîtres, car sa peinture est au moins à l'égal de ce fusain qui n'est qu'une élucubration du cerveau accroché le soir autour de la table de famille, une de ces œuvres faites sans façon, comme un calligraphe jette un trait de plume, et cela tout en causant ou en faisant une partie de domino ou d'autres choses.

« Je suis heureux, cher Monsieur, de pouvoir vous l'offrir de la part de M^me^ Dutilleux qui, je le répète, a été très touchée du bon souvenir que vous réservez à son mari. »

En post-scriptum de cette lettre A. Robaut parle longuement à Bruyas d'une série de lithographies d'après les principales œuvres de Delacroix,

« Ah! que je vous dise. J'ai montré au cher papa Corot votre aquarelle du *Tigre* de Barye ; il en a été si ravi qu'il me charge de lui en procurer une analogue. Puisque vous renoncez au *Lion* je vais le lui faire porter. »

Dans une autre lettre, datée du 15 juin 1874 ; Alfred Robaut dit au mécène méridional :

« Cher Monsieur,

« Vous avez sans doute appris qu'un groupe d'artistes et d'amateurs a eu l'idée d'offrir au cher maître Corot l'hommage le plus honorable de leur sympathie (pour le dédommager des injustices commises à l'égard de son talent depuis plus de dix ans par les jurys d'école).

« Quelques personnes réunies samedi ont décidé que cet hommage se traduirait par une couronne d'or et que s'il y avait excédent on le consacrerait à un buste. Comme chacun en pareil cas a liberté d'action, j'ai pensé à vous faire part du projet qui n'est pas du tout désapprouvé par le cher maître que j'ai vu hier et à qui j'en ai parlé officieusement.

« Puisque cet homme de génie est très goûté à Montpellier, j'ai jugé bon de vous instruire de ce qui se passe afin que, si l'occasion se présente, vous puissiez communiquer cette bonne nouvelle aux personnes de votre connaissance qui s'y intéresseraient (1). »

(1) La cérémonie en l'honneur de Corot eut lieu le soir du 29 octobre 1874, à la veille de sa mort. La gloire vient un peu tard. Le vieux maître est cependant ému. Il dit à voix basse, à un de ses voisins : « On est tout de même heureux de se sentir aimé comme ça ».

Toujours du lithographe des œuvres de Delacroix, ce billet à Bruyas qui montre l'admiration de ce dernier pour Corot :

Paris, 5 juin 1875.

« Il y a plusieurs semaines j'avais remis à M. Th. Silvestre, pour qu'il vous le fît parvenir, un catalogue de la vente posthume Corot qui n'a plus que quelques vacations à durer, mais ses occupations et l'état de sa santé l'en ont empêché.

« Je le regrette beaucoup parce que cela n'aurait pas manqué de vous intéresser, peut-être même auriez-vous projeté d'y acquérir quelque étude peinte ou dessinée.

« Si vous jugiez à propos de réparer ce mal, vous trouverez en moi un amateur disposé à vous céder soit des études, soit des compositions plus ou moins avancées.

« J'ai acheté en effet une quantité d'œuvres peintes depuis 200 francs jusqu'à 800, 1.200 et 4.000 francs.

« Je voudrais maintenant reconstituer un peu de mon capital fort ébréché en cette occasion.

« J'ai acheté de plus un bon tiers des dessins originaux et études et je pourrais également vous satisfaire en cela puisqu'il y en a depuis 5 francs jusqu'à 100 francs.

« Il va de plus y avoir à vendre la semaine prochaine les œuvres d'art formant la collection du maître.

« Parmi elles se trouvent cinq peintures de mon beau-

père Dutilleux qui n'est malheureusement pas représenté encore dans notre superbe musée.

« J'ose vous rappeler que je serai là au besoin pour me charger de vos commissions.

« Les prix seront fort modestes car il est fort tard pour bien vendre maintenant à l'hôtel des Ventes, par suite l'occasion est très bonne d'acheter... »

Voici maintenant une lettre de Louis Bazille au même :

Montpellier, 19 janvier 1874.

« Mon cher Monsieur,

« Pensant qu'il vous sera agréable de posséder un titre à l'appui, je viens par la présente vous confirmer le petit don que je vous ai fait ce matin d'un pastel d'Eugène Delacroix pour la galerie que vous avez donnée si généreusement à la ville (1).

« Ce pastel n'est pas une œuvre importante, mais comme tout ce qui vient de ce maître, il est intéressant et ne saurait être mieux placé que dans votre collection où chacun pourra librement en jouir. »

Alfred Bruyas avait également pour les peintres provençaux un goût très prononcé. Bien avant que les critiques et les amateurs parisiens se fussent avisés de l'intérêt que

(1) Louis Bazille a, de son côté, légué en 1887, au Musée de Montpellier, l'*Education d'Achille*. C'est l'esquisse d'une des peintures décoratives qui ornent la Chambre des députés.

présentait l'œuvre d'Emile Loubon, par exemple, le riche collectionneur s'était rendu acquéreur de plusieurs toiles de l'artiste aixois.

Connaissant le goût de Bruyas pour l'œuvre de Loubon, Jules Salles lui signale le désir de la veuve du peintre de vendre ce que contenait l'atelier de son mari.

« Mon cher ami, lui dit-il, en passant à Marseille, il y a environ un mois, pour aller à Rome, je fus rendre visite à la veuve de notre ami Loubon, laquelle me dit qu'elle désirait vendre de gré à gré les dessins, aquarelles et peintures de son mari... »

La duchesse de Castiglione Colonna écrit, elle aussi, à Bruyas :

« Mon cher Monsieur,

« Vous êtes un vrai magicien habile à deviner tous mes goûts et à les satisfaire.

« Commençons par vous remercier pour cette photographie de Géricault dans laquelle je trouve la réponse à une infinité de questions que je me posais à l'égard de l'exécution de ce grand maître.

« Que de fois j'ai parlé de votre admirable collection, désirant stimuler à vous imiter les personnes qui seraient en mesure de le faire par leur situation sociale, mais il faut pour cela avoir reçu du ciel le discernement du beau, un vrai sentiment d'artiste et se complaire aux belles choses,

les aimer, don plus rare qu'on ne pense même parmi les peintres qui sont rarement poètes.

« Votre choix de Delacroix et de Géricault prouve que vous l'êtes, sans parler de tant de belles œuvres qui composent votre galerie. »

Dans une autre lettre à Bruyas la duchesse de Castiglione ajoute :

« J'ai conservé le meilleur souvenir de notre entrevue trop courte à Montpellier. Voir cet admirable musée avec celui qui l'a doté de son principal intérêt et qui a fait un usage judicieux, unique de son goût et de sa libéralité, c'était augmenter infiniment l'intérêt de cette visite. Celle que j'ai faite chez-vous, Monsieur, m'a donné aussi à penser beaucoup ; cette existence de penseur vouée à l'art et à la défense du vrai est une impression bien vive et la comparaison de cette insouciance qu'apportent tant d'hommes, même de ceux qui s'occupent constamment d'art avec le labeur réfléchi, constant auquel vous vous livrez, vous vous créez une place à part dans la mémoire et la reconnaissance des artistes réellement épris de leur art. »

Cette opinion est également celle de Jules Claye qui composa la première partie du catalogue de la galerie A. Bruyas rédigé par Théophile Silvestre.

« Je suis véritablement heureux que notre travail vous apporte une satisfaction que vous méritez à des titres si nombreux et je le suis encore en pensant que la belle page

de Géricault (1) ait trouvé un asile digne de ce grand artiste, ce qui n'a pas peu contribué à me séparer d'elle, car cette toile a passé vingt-cinq années avec moi et comme un père qui voit s'éloigner son enfant avec quelque émotion mais qui trouve une consolation à la pensée du sort qui l'attend.

« Plus d'un attrait m'attire à Marseille, indépendamment des instances de l'ami Silvestre qui désire faire le voyage avec moi.

« D'abord le plaisir de vous retrouver et celui de faire connaissance avec votre musée dont l'importance m'est connue aujourd'hui par votre catalogue. En outre j'ai de bons amis à Saint-Georges, puis j'aurais une douce satisfaction à rendre visite à un de nos compatriotes bien affligé par la perte presque complète de la vue, M. J. Autran de l'Académie Française. » (2)

La personnalité et le physique d'Alfred Bruyas avaient fait une impression profonde sur Eugène Delacroix. Il avait même demandé au riche collectionneur de faire son portrait, celui-là même tellement vivant, tellement émouvant qui se trouve au musée de Montpellier.

Ce portrait, un des rares et le dernier qu'il peignit, avait dû particulièrement intéresser le peintre des « Croisés ».

---

(1) Le Musée de Montpellier possède cinq œuvres de Géricault, données par Alfred Bruyas.

(2) Joseph Autran, né à Marseille, en 1813, mort dans la même ville en 1877, auteur des *Poèmes de la Mer*.

Nous trouvons, en effet, dans les *Agendas manuscrits*, en date du 18 avril 1853 cette note :

« J'ai travaillé toute la journée aux habits du portrait de M. Bruyas, j'aurai une séance demain qui j'espère sera la dernière. »

Le 28 avril Delacroix note encore :

« Il faut une foule de sacrifices pour faire valoir la peinture et je crois en faire beaucoup, mais je ne puis souffrir que l'artiste se montre.

« Il y a pourtant de fort belles choses qui sont conçues dans le sens outré de l'effet.

« Tels sont les ouvrages de Rembrandt ; et, chez-nous, Decamps.

« Cette exagération leur est naturelle et ne change point chez eux.

« Je fais cette réflexion en regardant le portrait de M. Bruyas.

« Rembrandt n'aurait montré que la tête. Les mains auraient été à peine indiquées ainsi que les habits.

« Il va sans dire que je préfère la méthode qui laisse voir les objets suivant leur importance puisque j'admire excessivement les Rembrandt.

« Je sens que je serai gauche en essayant des effets.

« Je suis en cela du parti des italiens. Paul Véronèse est le *nec plus ultra* du rendu dans toutes les parties. »

Combien de grands artistes furent encore en relation

avec les amoureux d'art dont Gustave Ricard, faisant son portrait, disait :

« Jamais un modèle ne m'a impressionné à ce point. Quelle grâce, quelle distinction et quel esprit. Cet homme n'est pas de son temps (1). »

Barye lui cède quelques-unes de ses plus belles œuvres, bronzes ou aquarelles, et Gustave Doré éprouve le plus grand plaisir à voir deux de ses œuvres faire partie de la splendide collection de Bruyas.

« Monsieur, écrit-il le 29 octobre 1857, j'aurai l'honneur de vous envoyer un de ces trois matins le tableau que vous me demandez pour joindre à votre belle et nombreuse collection d'œuvres modernes.

« Je suis flatté d'avance par ce que l'on m'en a souvent dit du voisinage que j'y trouverai.

« M. J. Laurens, notre ami commun, dans les longues causeries que nous avons sur l'art, m'a bien souvent parlé des trésors artistiques de votre galerie. Si ma mémoire ne me trompe pas, je crois, Monsieur, que vous vîntes à mon atelier, il y a de cela quatre ans environ, avec Courbet. J'ai eu le regret de m'être trouvé absent ce jour-là, mais j'espère avoir bien prochainement l'honneur de vous voir à Paris que vous n'avez pas, me dit-on, revu depuis assez

(1) Lette inédite à Magaud.

longtemps et qui ne doit pas cesser de vous attirer comme milieu des idées que vous aimez... »

Gustave Doré écrit de nouveau à Bruyas le 12 novembre 1857 et lui annonce l'envoi d'un tableau :

« J'ai l'honneur de vous adresser le tableau en question.

« C'est un paysage pris dans les îles du Rhin, près de Strasbourg par un effet de soleil couchant.

« Ce tableau figurait à l'Exposition Universelle de 1855 sous le titre le *Soir* (1).

« Je vous remercie, Monsieur, de l'offre gracieuse que vous me faites dans votre dernière lettre d'essayer de m'être utile pour l'envoi que je dois faire à Montpellier de quelques toiles.

« Je compte faire cela un des jours de la semaine prochaine. »

Parmi les nombreux peintres avec lesquels Bruyas fut en relation, il faut encore citer Tassaert. Celui-là, Bruyas ne fit pas seulement que l'encourager, il le considéra comme un ami, l'aida affectueusement et l'invita à Montpellier où il avait organisé au singulier bohême un appartement et un atelier luxueux.

« Bruyas, raconte Paul Arène, croyait Tassaert heureux, mais Tassaert ne s'amusait pas. Un jour il finit par s'évader, laissant une lettre d'une délicieuse ironie dans laquelle il

(2) Donné par Bruyas en 1868, au Musée de Montpellier.

déclare, en s'excusant, que malgré la beauté du ciel méridional, malgré les charmes de Montpellier, malgré l'amitié de Bruyas, malgré les délices et les agréments d'une existence seigneuriale, il ne peut vivre plus longtemps loin de « ces petits chiffons de Montmartre » Virginie et Mélie, dont il a si bien traduit dans ses tableaux la beauté maigrelette et perverse, qui l'appelaient le « Père Octave » et l'admiraient à leur façon ».

C'est précisément durant son séjour à Montpellier que Tassaert a peint l'atelier de Bruyas dans lequel on voit le riche donateur assis devant un chevalet, cependant que le peintre prépare sa palette.

Cet amour exclusif de la peinture, ses nombreux portraits signalaient tout naturellement Bruyas aux critiques des imbéciles qui à Montpellier comme partout étaient la majorité.

On l'accusait de « narcissisme ». Bien plus lorsqu'on sut qu'il était venu en aide à la famille de Proud'hon, on le méprisa.

Tout en souffrant beaucoup de ces calomnies stupides, Bruyas poursuivait son idéal. Il soutint et encouragea Gustave Courbet dans ses luttes et dans ses doutes. Il le défendit avec un courage et une grandeur d'âme qu'il nous est difficile de comprendre aujourd'hui, lorsque les ennemis acharnés du peintre firent tomber celui-ci dans

l'odieux guet-apens de la Colonne qui devait hâter si rapidement sa fin.

Et maintenant que voici esquissé à trop larges traits cette figure si attachante d'Alfred Bruyas qu'il fallait tout de même présenter pour mieux comprendre les chapitres qui vont suivre, nous allons pouvoir connaître avec une attention plus vive les rapports si édifiants et si passionnants de l'homme d'Ornans avec celui à qui Eugène Delacroix disait—il ne parlait pas souvent sur ce ton déférent :—« Vous aimez ma peinture, moi j'admire profondément la belle générosité avec laquelle vous encouragez les Arts ! » (1)

(1) Lettre à Bruyas.

CHAPITRE II

Le premier portrait d'Alfred Bruyas par G. Courbet. — La religion artistique du peintre d'Ornans. — La « Cathédrale » de la peinture. — Premier voyage de G. Courbet dans le Midi — « La Rencontre ». — Palavas. — Les « Paysages de mer ». — L'ami Fajon. — Le nu de la collection Kalil-Bey.

Bien avant les maîtres de la critique et de Chamfleury, lui-même, Alfred Bruyas devina le talent et la gloire de Gustave Courbet.

La grande et indissoluble affection qui devait lier ces deux hommes jusqu'à la mort prit naissance le jour de leur première rencontre, à Paris.

Au retour de sa visite à Bruyas, le peintre de la *Remise des Chevreuils* disait à un de ses camarades — c'est André Gill, je crois — « je viens de conclure une grande amitié avec un homme qui me comprend ».

Au cours de ce séjour à Paris, durant l'année 1853, Alfred Bruyas demande à Courbet de faire son portrait.

Tout de suite les séances commencent pour la plus grande satisfaction des deux hommes qui, bien que de tempérament tout à fait opposé, s'entendent à merveille.

Lorsque Courbet peut donner un peu de repos à son modèle, il l'emmène dans les environs de Paris sur les bords de la Seine ou de la Marne.

Là, Alfred Bruyas est tout heureux de pouvoir pénétrer dans le secret de la technique de Courbet.

Le plus souvent c'est dans son atelier que le peintre reçoit son ami. Cet atelier, André Gill l'a décrit de la manière savoureuse que voici :

« Son atelier, je crois qu'il n'en eut jamais d'autre à Paris, était situé à l'entre-sol d'une vieille maison de la rue Hautefeuille, aujourd'hui disparue (nº 32).

Le vitrage donnait sur une cour et la lumière y tombait crue et triste, arrêtée au milieu de la pièce ébauchant confusément dans le fond les toiles délaissées, les châssis brisés, les cadres hors d'usage abandonnés pêle-mêle avec quelques vieux meubles sans valeur envahis par la poussière.

En manche de chemise, bretelles pendantes, l'homme errait par l'atelier, traînant ses savates, arrêté tour à tour devant chaque chevalet, grattant par-ci, retouchant par-là, n'attaquant que rarement une toile blanche.

Puis venait l'heure du déjeuner, qui le menait près de là, rue des Poitevins, chez son ami Laveur, à la table d'hôte où se sont assis peu ou prou tous les étudiants d'alors.

L'après-midi était le moment du travail réel qui durait jusqu'au dîner.

Puis il retournait chez Laveur, y faisant de longues stations, le samedi surtout, où le *dîner Courbet* réunissait autour de lui la foule des camarades, les Toussenel, les Charton, les Dupré, les Vallès, les André Lemoyne, etc... »

C'est dans cet atelier médiocrement meublé que Courbet composa son premier portrait d'Alfred Bruyas. Ce portrait qui a été légué par celui-ci, en 1868. au musée de Montpellier, représente Bruyas vu de trois quarts tourné à gauche, le pouce droit dans l'emmanchure du gilet, le bras gauche tombant, la main gauche fermée s'appuie sur un livre vert où sont écrits ces mots : *Etude sur l'art moderne. Solution : A. Bruyas.*

On remarque, en dehors des vêtements luxueux du modèle, cette fameuse bague qui signala tant de fois Bruyas à la malignité publique (1).

Le billet de Courbet qu'on va lire a trait précisément aux nombreuses poses de ce premier portrait.

Paris, 1853.

« A mon grand regret, veuillez remettre la séance à mardi matin, je vous prie. Je crains d'abuser de votre extrême bonté.

(1) La même année, Eugène Delacroix demandait à Bruyas la faveur de lui laisser faire son portrait, le dernier que devait peindre l'auteur de *Dante et Virgile aux Enfers.*

« Acceptez mes sentiments les plus affectueux, mon amitié la plus vive.

« Je vous salue de cœur.

« Gustave COURBET. »

« S'il fesait (*sic*) mauvais temps demain, vous pourriez venir, car nous ne pourrions aller en campagne. »

Lorsque Bruyas, cette année-là, quitta Paris, les liens de la plus solide amitié l'unissaient à Gustave Courbet.

L'année d'après au printemps, le fils du changeur montpelliérain invite l'artiste à venir passer quelque temps dans le Midi.

« Le pays vous enchantera, écrit Alfred Bruyas. Le ciel y a une couleur incomparable, la lumière est aussi pure que celle de l'Orient... Et puis il y a la mer! » (1)

Le franc-comtois se laisse tenter par cette vision féerique. Dans sa prime jeunesse n'avait-il pas rêvé lui aussi d'aller vivre dans quelque île lointaine, perdue au milieu d'un océan pâmé de chaleur? (*Lettre à Max Buchon*).

Voici donc sa réponse où entre temps il fait part à Bruyas de ses succès et aussi de ses projets.

Cette lettre est tout spécialement intéressante pour ce

(1) En sorte que nous sommes en grande partie redevables à Alfred Bruyas des somptueuses marines « Paysages de Mer » comme il les appelait — de Gustave Courbet.

qu'elle nous révèle du tempérament et des aspirations de l'auteur de *La Vague* et de *L'Atelier* et aussi pour ce qu'elle nous montre du caractère généreux de Courbet dont les nobles sentiments ont été trop souvent méconnus par tous ceux — les hypocrites et les impuissants — qu'effrayait son talent.

Mai 1854.

« Mon cher ami,

« Mon portrait est arrivé de Francfort, hier : j'en suis ravi. C'est non seulement mon portrait, mais encore le vôtre.

« J'ai été frappé en le voyant ; c'est un élément terrible pour notre solution. C'est le portrait d'un fanatique, d'un ascète, c'est le portrait d'un homme désillusionné des sottises qui ont servi à son éducation et qui cherche à s'asseoir dans ces principes. J'ai fait dans ma vie bien des portraits de moi, au fur et à mesure que je changeais de situation d'esprit ; j'ai écrit ma vie, en un mot.

« Le troisième était le portrait d'un homme râlant et mourant, l'avant-dernier était le portrait d'un homme dans l'idéal et l'amour absolu de la manière de Gœthe, George Sand, etc. Enfin est arrivé celui-ci. Il m'en reste un à faire, c'est l'homme assuré dans son principe, c'est l'homme libre. J'oubliais le portrait en photographie de l'histoire Silvestre qui est conséquent avec le tableau des

Baigneuses (1) qui représente une phase curieuse dans ma vie, c'est l'ironie, c'est l'homme qui arrive contre vent et marée.

« Oui, mon cher ami, j'espère dans ma vie réaliser un miracle unique, j'espère vivre de mon art pendant toute ma vie sans m'être jamais éloigné d'une ligne de mes principes, sans jamais avoir menti un seul instant à ma conscience, sans même avoir jamais fait de la peinture large comme la main pour faire plaisir à qui que ce soit, ni pour être vendue.

« J'ai toujours dit à mes amis (qui s'épouvantaient de ma vaillance et qui craignaient pour moi-même) :

« Ne craignez rien. Devrais-je parcourir le monde entier, je suis sûr de trouver des hommes qui me comprendront ; n'en trouverais-je que cinq ou six, ils me feront vivre, ils me sauveront.

« J'ai raison, j'ai raison !

« Je vous ai rencontré. C'était inévitable, car ce n'est pas nous qui nous sommes rencontrés, ce sont nos solutions.

« Je suis enchanté que vous ayez mon portrait. Il a enfin échappé aux Barbares. C'est miraculeux, car dans un temps de pauvreté profonde, j'ai eu le courage de le refuser à Napoléon pour la somme de 2.000 francs, plus tard à Gorchatcoff par l'intermédiaire des marchands.

---

(1) L'une de ces baigneuses, celle qui est vue de dos, servit pendant quelque temps de modèle à Courbet. Il y a, au Musée de Montpellier, un portrait de cette femme : c'est une étude inachevée qui la montre vue de trois quarts, vêtue d'une camisole blanche.

« Cher ami, que de peine on a dans la vie pour rester dans sa foi. Dans ce charmant pays de France, quand un homme qui a quelque chose à faire arrive à triompher, il arrive comme le soldat de Marathon, *mort*. Mais comme il y a toujours quelque chose de neuf sous le soleil, quoi que disent les savants, nous allons leur donner l'exemple de deux individus qui sont décidés à ne pas mourir.

« Je vous en prie, cher ami, ne vous irritez plus contre ees gens-là.

« Maintenant pour être fidèles à nos conventions, il faut les considérer objectivement et les employer naturellement à ce que nous avons à faire.

« Pour moi, je vous assure que je considère un homme avec curiosité, comme je considère un cheval, un arbre, un objet quelconque de la nature, voilà tout. Aussi, je ne me fâche plus depuis longtemps, de ce côté-là je vous assure que j'ai conquis ma tranquillité.

« J'irai plus loin, ils sont arrivés à faire mon bonheur, car quand je les étudie avec attention, autant j'en vois, autant je rencontre de phénomènes différents, ce qui me comble de joie, et c'est ce qui dénote pour moi la supériorité qu'ils ont sur les chevaux.

« Je vous sais le plus grand gré de tout ce que vous m'avez envoyé, c'est une marque d'estime et de sympathie de plus, de laquelle je suis très glorieux.

« Oui, je vous ai compris et vous en avez une preuve vivante entre vos mains ; c'est votre portrait.

« Me voilà prêt, je pars pour Montpellier, je quitterai Ornans lundi prochain ; je resterai un jour ou deux à Besançon, ensuite je ne sais combien je mettrai de jours pour arriver près de vous et là je ferai tout ce que vous désirerez et tout ce qui sera nécessaire. J'ai hâte de partir, car je me réjouis beaucoup de ce voyage, de vous voir et du travail que nous ferons ensemble. S'il y avait quelque chose de changé, écrivez-le moi aussitôt en recevant cette lettre. Vous aurez encore le temps avant mon départ d'Ornans.

« En tous cas, je pars, quand même je ne recevrai pas de réponse.

« Je vous porterai le portrait ; je vous l'aurais bien envoyé avant mon départ, mais je crains les accidents.

« Je vous embrasse cordialement.

« A bientôt dans dix ou douze jours, je pense. »

« Gustave Courbet. »

Mercredi matin.

Quelques jours après, Courbet redit à Bruyas toute la joie qu'il a à partir pour Montpellier. Il lui rappelle également ses projets.

« Cher ami,

« J'ai tardé beaucoup à vous répondre, mais c'est la faute des gendarmes.

« J'étais allé me promener à la chasse, j'avais la tête embrouillée, j'avais besoin de prendre l'air et de l'exercice. La neige était superbe, mais il se trouve qu'elle était défendue. En rentrant dans notre ville, ils me déclarèrent procès-verbal, ce qui m'occasionna une perte de trois jours, car il fallut me rendre à Besançon pour m'entendre condamner et m'éviter la prison. Vive la Liberté !

« Vous avez été on ne peut plus aimable de nous envoyer des bonbons, depuis ce temps, mes sœurs, qui sont assez gourmandes, ne peuvent se lasser de regarder votre portrait.

« Pour mon compte, je suis enchanté de vos photographies, je les fais mettre dans un passe-partout.

« Je suis encore plus enchanté de la perspective que j'ai d'aller vous voir et travailler à Montpellier. J'accepte bien volontiers toutes vos offres et je vais m'occuper de savoir ce qu'est devenu mon portrait et s'il est encore ma propriété ; je désire beaucoup que vous l'ayez.

« Nous allons donc dresser nos batteries et procéder à ce grand enterrement.

« Avouez que le rôle de fossoyeur est un beau rôle, et que déblayer la terre de tout ce fatras de bric-à-brac n'est pas sans charmes ! 40.000 francs, c'est un rêve.

« Nous voilà obligés de louer un terrain à la ville de Paris, vis-à-vis de leur grande exposition. Je vois d'ici une tente énorme avec une seule colonne au milieu, pour murailles des charpentes recouvertes de toiles peintes, le tout monté sur une estrade, puis des municipaux de louage, un homme en habit noir tenant le bureau, vis-à-vis les cannes et les parapluies, puis deux autres garçons de salle.

« Je crois que nous les gagnerons ces 40.000 francs (quand même nous ne spéculerions que sur la haine et l'envie).

« Sauf erreur, voici le titre :

EXPOSITION DE LA PEINTURE DU MAITRE COURBET ET DE LA GALERIE BRUYAS.

« Il y a vraiment de quoi faire danser tout Paris sur la tête. On fera sans contredit la plus forte comédie qui aura été jouée de notre temps. Il y a des gens qui en tomberont malades, c'est sûr.

« J'ai repris mon *Retour de Foire* auquel il manquait bien des choses et dans lequel il y avait un défaut de perspective, puis je l'ai agrandi d'un quart.

« Je viens d'en faire une petite reproduction pour un amateur de notre pays.

« D'autre part, j'ai ébauché deux autres tableaux que je m'en vais terminer de suite : le premier ce sera *Les cribleuses de blé*, le second, je crois vous en avoir déjà parlé,

c'est un tableau qui fera partie de la série du grand chemin, suite aux *Casseurs de pierres* (1), c'est une bohémienne et ses enfants.

« J'ai aussi trois autres paysages sur le chantier. Je vous ferai une description plus complète de tout cela au prochain numéro. Je vous envoie un travail qui a été fait sur moi par un individu de notre pays.

« Dites-moi ce que vous en pensez et si vous le jugez convenable, et si cela vaut la peine, vous pourriez le prêter à Silvestre.

« Je vous embrasse cordialement.

« Tout à vous,

« Gustave COURBET. »

« Vous aviez mis sur l'adresse de votre envoi : *port gratis*, je pense qu'il y a erreur de la part des Messageries. Afin de ne pas payer deux fois, j'ai demandé un reçu du directeur, car j'ai payé 46 fr. 75 et on m'a dit de réclamer au bureau de Montpellier.

« Si vous connaissez l'adresse de Stevens, le marchand de tableaux, écrivez-la moi. »

---

(1) Les *Casseurs de Pierres*, exposés à Munich, en 1869, eurent un formidable succès. Ils appartiennent, aujourd'hui, au Musée de Dresde, pour lequel les acheta, en 1907, pour la somme de cinquante mille francs, M. Von Seidlitz.

Lorsque Courbet arrive dans le Midi, le printemps — on est en juin — depuis longtemps a fleuri les jardins, déjà les roses traînent le long des routes poudreuses, l'air est parfumé, le ciel est plus vaste et il n'y a pas jusqu'à la sauvage garrigue toute éclairée par la flamme des genêts qui ne se laisse attendrir par la tiédeur de la saison amoureuse.

Cette arrivée du peintre Franc-Comtois aux environs de Montpellier, sur la route de la villa Mey racontée par la fameuse *Rencontre* n'a pas peu contribué à la notoriété de Courbet. Les jaloux et les ennemis de l'artiste s'en sont servi une fois de plus pour essayer, en vain d'ailleurs, de le ridiculiser.

La satire et la caricature, tour à tour, se sont acharnées contre cette œuvre qui restera pourtant comme une des productions picturales les plus remarquables du XIX^e^ siècle.

Surpris par cette atmosphère si différente de celle de son pays, Courbet a voulu essayer, sans toutefois y parvenir tout à fait, de rendre sur sa toile la terre provençale baignée par la grande lumière.

En effet, les tons de *La Rencontre* sont encore bien loin, malgré l'évidente recherche de la clarté chaude, de nous donner une idée de ce qu'est véritablement une journée de plein soleil en Provence.

Montpellier est, pour Courbet habitué à ses sauvages sous-bois de la Franche-Comté. une véritable révélation.

Sa première visite au jardin du château du Peyrou, il ne l'oubliera jamais.

Longtemps il reste là, perdu dans la contemplation du panorama merveilleux qu'il découvre de ce point et d'où il peut distinguer, perdues là-bas dans la brume, les hauteurs orgueilleuses des Pyrénées.

La famille d'Alfred Bruyas a fait à Courbet une réception enthousiaste et affectueuse. On est pour lui aux petits soins, ses moindres désirs sont des ordres.

Lorsqu'il va « sur le motif », dans cette campagne plantureuse qui le surprend de jour en jour davantage par ses lignes souples que l'on dirait faites tout exprès pour les peintres, le vieux serviteur du changeur lui porte ses toiles et ses pinceaux.

Le soir, après une bonne séance, au milieu de ces décors qui l'enchantent, le peintre est tout heureux d'aller trinquer, au café, avec les nombreux amis qu'il n'a pas tardé à se faire dans cette ville où il est bientôt comme chez lui.

Parmi les plus familiers se trouve Fajon, le cocasse, le fantasque Fajon de qui Courbet fit le beau et curieux portrait qui est devenu la propriété du musée de Montpellier. C'était, en effet, un type que ce Fajon!

Un jour il partit pour Paris dont il rêvait depuis longtemps. Mais il fallait vivre. Fajon imagina de se faire marchand arabe.

Vêtu d'une ample gandourah, un turban sur la tête, le

montpelliérain tout semblable sous cet accoutrement à quelque authentique fils d'Allah, se promenait de rue en rue, en vantant d'une voix gutturale ses produits singuliers, parmi lesquels se trouvait surtout du raisiné.

Il faut croire que cette situation ne parvint pas à enrichir notre homme, car il revint bientôt dans sa ville natale.

Il s'y était réinstallé depuis peu de temps lorsque Courbet arriva chez Bruyas.

Ce fut pour Fajon un grand honneur que de pouvoir piloter et amuser le peintre des *Baigneuses* qui, à écouter les histoires invraisemblables de l'ancien marchand de raisiné, éprouvait une joie sans bornes.

Ces soirées passées au café avec Courbet et ses commençaux, ceux qui le connurent en gardèrent toute leur vie le souvenir.

Un soir le peintre convie des compagnons à venir entendre un morceau de musique de sa composition (1). A l'heure dite, Courbet chante son œuvre. Stupéfaction générale. Il s'agissait tout simplement d'une rangaine quelconque de cette époque arrangée tant bien que mal par l'artiste que l'on applaudit tout de même.

(1) On sait que Courbet avait la manie de se croire compositeur; c'est même ce qui le brouilla avec Berlioz, dont le portrait, — un chef-d'œuvre, — vient d'être légué au Louvre par le don Reinach.

Il existe du portrait de Berlioz, une magistrale réplique. Vendue par le peintre Roll, au musicien Raoul Pugno, elle fut achetée, en dernier lieu, par MM. Bernheim.

Si Courbet s'amusait et faisait le plus grand honneur au vin doré de l'Hérault, il ne travaillait pas moins beaucoup.

Après l'avoir promené à travers champs. Bruyas le conduit à la mer, dans ce village de pêcheurs de Palavas et aux environs.

Le grand peintre a dit dans ses « Paysages de mer » « exprimés dans un ton si simple, si délicat, si grand, si hardi et si juste » toute sa surprise et toute sa vive impression devant cette immense surface d'eau en mouvement.

Parfois il a de la peine à sortir de l'accablement dans lequel l'a jeté cette vision prodigieuse et d'autre fois réveillant son orgueil, il lancera comme un défi à la mer furieuse des jours de tempête, alors que du haut de l'horizon tourmenté elle précipite ses escadrons de vagues échevelées, jusqu'au rivage où elles viennent s'écraser et se réduire en poussière d'écume.

« O mer ! s'écrie alors Gustave Courbet tandis qu'il se représente lui-même saluant l'infini d'un geste théâtral, ô mer, ta voix est formidable, mais elle ne parviendrait pas à couvrir celles de la Renommée criant mon nom au monde tout entier ! (1) »

---

(1) De cette époque date toute une série de marines de Gustave Courbet. Parmi celles-là une se trouve au Musée de Montpellier, intitulée *Les bords de la mer de Palavas*.

Devant la mer déserte, un homme vu de dos, vêtu d'un paletôt brun, debout sur un rocher, lève son chapeau et salue l'immensité.

Simple boutade comme tant d'autres propos prononcés sans réflexion et qu'entretiennent soigneusement les ennemis du peintre.

La vérité est que Courbet garda toute sa vie un souvenir profond de sa rencontre avec la mer.

Lorsqu'il verra l'Océan dont la vision a pourtant une tout autre allure que celle de l'indolente Méditérranée, le peintre n'éprouvera qu'un étonnement passager.

« J'avais déjà vu ça en petit » écrira-t-il à sa sœur Zélie.

Paris ne l'oublie pas ; des amateurs lui écrivent pour lui demander des paysages du Midi.

C'est le moment où G. Courbet peint ce fameux nu qui fit sensation dans le milieu très restreint où il fut montré (1).

On lui réclame les portraits commencés, des œuvres

(1) Au tome III du journal des Goncourt on lit :

« 18 novembre 1867. Rien, rien et rien, dans cette exposition de Courbet. A peine deux ciels de mer. Hors de là, chose piquante chez ce maître du réalisme, rien de l'étude de la nature... Puis le laid, toujours le laid et le *laid bourgeois*, le laid sans son caractère, sans la beauté du laid ».

Vingt-deux ans plus tard, dans le tome VII, Edmond de Goncourt a changé d'avis:

« 29 juin 1889. Aujourd'hui, un marchand m'a écrit qu'il avait reçu des livres et des objets japonais, et comme je regarde, les deux yeux ennuyés, le très médiocre envoi de l'Empire du Lever du Soleil, le marchand me dit « Connaissez-vous ça? » et il ouvre avec une clef un tableau dont le panneau extérieur montre une église de village

promises, témoin la lettre que voici, réponse de Courbet à une de ses clientes :

« 18 septembre 1854, Montpellier,

« Je vous sais gré de désirer quelque chose de moi.

« Vous avez raison et vous êtes dans votre droit, car vous le méritez, ma peinture ne s'adresse qu'à des personnes de sentiments.

« G. Courbet.

« Je regrette de n'avoir à vous offrir qu'une photographie de mon portrait. »

Courbet est tellement pris par ses occupations et par la douceur qui l'entoure dans ce pays de cocagne, qu'il en oublie Paris, ses camarades, et jusqu'à Ornans et à sa famille.

Au nom de son père, Zoé Courbet écrit à Alfred Bruyas pour lui demander des nouvelles de son trop oublieux frère. Elle le fait d'ailleurs sur un ton quelque peu amer :

Ornans, le 17 juin 1854.

« Monsieur Bruyas,

« Pardonnez-moi si je me permets de m'adresser à vous, c'est

dans la neige, et dont le panneau secret peint par Courbet, pour Kalil-Bey, représente un ventre et un bas-ventre de femme.

Devant cette toile que je n'avais jamais vue, je dois faire amende honorable à Courbet : ce ventre, c'est beau comme la chair d'un Corrège ».

Ce nu a fait partie de la collection du baron François de Halvan.

dans l'espoir d'une réponse de votre part, ce que j'en fais.

« Il y a des gens pour qui les absents ont tort, mon frère est de ce nombre. Depuis six semaines qu'il est parti pour aller chez M. Bruyas à Montpellier, nous n'en avons plus entendu parler. Si vous l'avez vu, ayez l'obligeance de me le dire. Je comprends, Messieurs, que la bonne amitié qui nous unit puisse remplir de grands loisirs, mais sans altérer ce sentiment, il me semble qu'on peut avoir encore un souvenir pour ceux qui vous aiment.

« Mon frère va trouver que je suis bien présomptueuse, aussi n'est-ce pas à lui que je m'adresse, mais à vous, Monsieur Bruyas, en vous faisant mes excuses et en vous priant de recevoir mes salutations empressées.

« ZOÉ COURBET.

« Voici mon adresse : Mlle Z. Courbet, chez son père, à Ornans. »

Montpellier, durant toute son existence, aux moments difficiles surtout, Courbet y repensera.

« Ah ! si je pouvais retourner auprès de vous, dans votre belle ville où j'ai passé des heures si agérables ! » dira-t-il à Bruyas, pendant le jugement de la pénible affaire de la Colonne.

Montpellier, c'est en effet le moment de sa vie où Courbet est le plus heureux.

C'est l'heure où il trace de lui le portrait de profil (1), peut-être le plus vrai, cette toile qui a dicté une page affectueusement malicieuse à Th. Silvestre :

« Que ce profil est bien ! que c'est bien là Courbet, le Courbet d'alors, le vrai, le seul, l'unique !

« Encore naïf, tout joyeux de tout, surtout d'être Courbet; parfois spirituel sans la moindre culture d'esprit, presque charmant, même en son égoïsme et ses rodomontades. Ah ! qu'il était beau et bon garçon en ses lourdeurs naturelles et ses malices ensabotées, encore tempérant non de langue, mais de gosier, et relativement correct, quoique déjà très estaminier, très noctambule, trop bruyant et rieur, rieur à se tordre, riant de rien, riant de tout, même à la procession, riant aux éclats, parfois entendus de la grille du château d'Eau du Peyrou et d'un bord à l'autre de l'Esplanade.

« C'était une physionomie des plus attirantes, malgré ce front bas à crâne conique, comme moulé dans la calotte d'Ingres ou dans le pétase d'Ulysse. Oui, ce Courbet d'alors, si finement et si fermement modelé est peint comme un Vélasquez, mais avec cette violente coquetterie du *moi* dont certains détails stupéfient... Peut-être Courbet s'est-il ainsi décolleté en attendant la Belle Inconnue brûlant pour lui, folle de ses ouvrages, par lui si longtemps recherchée dans tout Paris, mais n'ayant jamais existé que dans son

(1) Au Musée de Montpellier.

imagination, et par la charge d'un de ses amis, qui mourait de rire... » (1).

C'était bien là, en effet, le Courbet qui se préférait — il avait bien raison — à tout autre modèle.

Et comme l'écrivain, qui fut aussi son ami, comme il le fut de J.-F. Millet, nous dépeint bien le Courbet de Montpellier adulé et jouissant pleinement de l'existence de calme et de luxe que s'ingéniait à lui faire son admirateur, Alfred Bruyas.

Quoi de plus naturel dès lors que l'artiste franc-comtois ne se soit jamais rappelé le Midi qu'avec une douce et profonde émotion.

Durant son exil dont il a souffert plus que ce que tous ses historiens l'ont pu dire, ce sont ces impressions de Provence, ces heures d'étonnement et d'enthousiasme devant la mer, à Palavas qui lui rendront moins dure sa solitude, qui lui adouciront même ses souffrances intolérables et jusqu'à sa longue et douloureuse agonie (2).

---

(1) Au fond, la femme ne l'intéressait pas outre mesure. En tout cas, Courbet ne semble pas avoir attaché une grande importance à ses passagères liaisons amoureuses.

(2) Courbet, quelques jours avant sa mort, dessinait encore, sur une enveloppe, un coin de la promenade du Peyrou, à Montpellier.

CHAPITRE III

Le retour à Ornans. — Courbet est malade. — La signification de l' « Atelier ». — Chez Max Buchon. — L'Exposition particulière de 1855. *— Le déjeuner* avec *de Nieuwerkerque. — L'envoi au Salon. — Les tableaux refusés.*

Le séjour à Montpellier de Gustave Courbet s'est prolongé au delà du temps qu'il s'était lui-même fixé.

Il ne savait pas combien il aurait du plaisir à s'attarder dans cette ville où il fut si heureux tout en travaillant.

« Je n'ai pas passé un seul jour, là-bas, sans peindre » notera-t-il dans une de ses lettres.

A la veille de l'automne, Courbet dit pourtant un adieu mélancolique à ces décors dont il emporte la vision nette dans ses beaux yeux et qui, sans doute, pour se faire regretter, se sont parés de couleurs magnifiques que l'homme d'Ornans n'oubliera jamais (1).

---

(1) Je trouve dans les « Souvenirs », d'André Gill, cette curieuse observation :

« La chose admirable vraiment, en son masque d'idole assyrienne épaissie de rusticité villageoise était le regard : deux yeux, non, deux lacs allongés, profonds, doux et bleus. »

J'ai songé bien des fois, en le regardant, à leur puissance inouïe de

Bruyas accompagne l'artiste à la diligence et aussi Fajon qui éprouve une véritable tristesse à voir partir « l'ami Courbet ».

A peine arrivé à Paris, le peintre encore tout entier sous l'impression de son séjour dans le Midi écrit à Bruyas :

Novembre 1854.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu avec beaucoup de plaisir votre lettre. Vous pouvez compter sur moi en toute occasion. Quand j'ai pris le parti d'aimer quelqu'un, c'est pour la vie ! Vous êtes mon ami, vous n'en pouvez douter.

« J'ai rendu justice à votre intelligence.

« Les gens qui sentent et aiment sur la terre sont si seuls que vous ne pouviez m'échapper.

---

vision, je les imaginais s'ouvrant sur tel ou tel coin de la nature, l'absorbant pour ainsi dire, et en emprisonnant à jamais le reflet sous les paupières.

Cette faculté phénoménale a marqué son talent. Il rapportait le paysage entier, tons et valeurs, dans son souvenir, et pouvait l'exécuter à l'atelier comme s'il eut été devant le *motif*. De là, peut-être cette ampleur de la facture débarrassée de comparaison méticuleuse au moment du faire ; de là aussi, quelques négligences de dessin. Je n'entends pas dire qu'il eût coutume de procéder ainsi ; au contraire, c'était le plus rarement ; mais je l'ai vu peindre de *chic*. »

« J'ai eu bien des tourments depuis vous. Ma vie est si pénible que je commence à croire que mes facultés morales s'usent.

« Avec ce masque riant que vous me connaissez, je cache à l'intérieur, le chagrin, l'amertume, et une tristesse qui s'attache au cœur comme un vampire.

« Dans la société où nous vivons, il ne faut pas beaucoup travailler pour trouver le vide. Il y a vraiment tant de bêtes, que c'est décourageant, à tel point qu'on redoute de développer son intelligence dans la crainte de se trouver dans une solitude absolue. En vous quittant, j'avais encore cette cholérine. A Lyon, j'ai rencontré heureusement une dame espagnole qui est de ma connaissance.

« Elle m'indiqua un remède qui m'a guéri radicalement.

« De là, je suis allé voir mon ami Buchon (1) qui est réfugié à Berne pour avoir voulu faire le bon dans son pays. Je l'ai trouvé triste comme la nuit, malgré qu'il ait à Paris un grand succès littéraire. Je suis resté avec lui dix jours en Suisse. La Suisse est un pays exclusivement agricole. Cela repose, on ne s'occupe nullement d'intelligence. Cela

(1) Max Buchon, né à Salins (Franche-Comté), débuta en même temps que Courbet qui lui illustra ses premières poésies : *Essais poétiques*, édités en 1839 à Besançon. Courbet, qui avait alors 20 ans, orna ce volume in-8° de quatre vignettes lithographiques d'une inspiration romantique et qui était loin de faire prévoir le maître du Réalisme.

admis, au point de vue de la nature on en jouit avec plénitude.

« De retour à Ornans, je suis allé quelques jours à la chasse.

« C'est un motif d'exercice violent qui ne me déplaît pas. Puis, tout à coup, j'ai été atteint d'une jaunisse affreuse, à tel point qu'on m'appelait « Le Prince d'Orange ».

« Jugez un peu comme cela m'arrangerait, moi qui n'avais déjà pas le temps de faire ce que je m'étais proposé pour l'exposition.

« Voilà un mois et six jours que je n'ai pas quitté ma chambre.

« Je suis resté quinze jours sans rien manger absolument. Cela m'effrayait, aussi ai-je perdu l'embonpoint que vous me connaissez.

« Malgré tout, je suis parvenu à faire l'esquisse de mon tableau et à l'heure qu'il est, elle est entièrement rapportée au trait sur la toile qui a vingt pieds de longueur et douze de hauteur.

« Cela fait le tableau le plus surprenant qu'on puisse imaginer.

« Il y a trente personnages grands comme nature.

« C'est l'histoire morale et physique de mon atelier.

« Ce sont tous les gens qui me servent et qui participent à mon action.

« Dans le fond du tableau se trouveront *Les Baigneuses* et *Le Retour de la Foire*.

« Sur mon chevalet, je ferai un paysage dans lequel il y aura un meunier et des ânes qui portent des sacs au moulin.

« J'intitulerai cela : « Première série », car j'espère faire passer la société dans mon atelier, faire connaître et aimer mes propensions et mes répulsions. J'ai deux mois et demi pour l'exécution, et il faudra encore que j'aille à Paris faire les *Nus*, si bien que tout compté, j'ai deux jours par personnage.

« Vous voyez que je n'ai pas à m'amuser : J'ai envoyé la liste des tableaux que j'aurai à l'exposition. J'en aurai quatorze.

« J'ai compté sur les vôtres : mon portrait à la pipe et *La Rencontre*.

« Quel dommage que nous n'ayons pu faire cette exposition pour notre compte : c'eut été d'un esprit large et nouveau, en dehors de toutes les vieilles idées du passé, Les peintres, à ce qu'il paraît, enverront tout leur bagage. Pour mon compte, je n'enverrai d'ancien que mon *Enterrement* et mon *Portrait*.

« Maintenant, il faudrait que vous m'envoyiez mon portrait de profil, ainsi que le vôtre, les deux que j'ai faits à Montpellier, de plus cette photographie de femme nue dont je vous ai parlé.

« Elle se trouvera derrière ma chaise, au milieu du tableau. Puis vient votre portrait et ceux des artistes qui sont dans des idées réalistes, ces choses-là me sont très nécessaires.

« Cela vous contrariera peut-être de vous en séparer, mais je les garderai le moins que je pourrai et vous les enverrai au plus tôt. J'ai demandé à « Paris » *La Fileuse*, il y a déjà longtemps. On me dit que M. Selve est à la campagne, et qu'il ne reviendra que dans quinze jours.

« Je croyais que vous l'aviez déjà, car il y a trois semaines, j'avais écrit à M. Selve et avais fait dire à M. Catel. Il vous faudra peut-être aussi écrire à ce dernier. Ma sœur a reçu vos photographies. Elle en est enchantée. Moi, je ne le suis pas autant.

« Je trouve *La Rencontre* brûlée et noire. On aime beaucoup ce tableau à Ornans.

« Dites à MM. Sabatier combien je les aime, si vous avez l'occasion de les voir.

« Bien des choses aussi à toutes mes connaissances ainsi qu'à ceux qui s'informeront de moi : Fajon, Delmas, Bermond, Martin, Borel, etc., etc.

« Dites-leur que j'ai gardé un bon souvenir d'eux et de votre pays, que j'espère y retourner un jour et les gagner au mail.

« Mes parents vous comblent de compliments. Veuillez

vous charger des miens pour Mme Bruyas et Mlle votre sœur.

« Champfleury m'écrit de Paris qu'il n'a ni vu, ni nouvelles de Silvestre. Je ne sais où lui écrire. Vous pourriez m'écrire deux lettres, l'une à Paris, l'autre dans son pays, mais je n'ai pas son adresse. Il a brûlé une affaire magnifique. S'il avait eu votre ténacité ou la mienne, il serait arrivé à une chose monumentale.

« Ce qu'il avait entrepris était une chose superbe.

« Au revoir, cher ami, je vous embrasse et je me rappelle toujours de vous avec le plus grand plaisir, et de votre excellente réception.

« Gustave COURBET. »

« Je suis sur le point d'acheter un emplacement pour construire un atelier. On en veut 4.000 francs.

« J'ai bien de la peine à me résigner, car je trouve cela cher. Il va falloir pourtant que je m'exécute car cet endroit me convient beaucoup. »

Courbet, après quelques jours passés à Ornans, dans sa famille, rentre à Paris à la fin novembre de l'année 1854.

Il y va préparer son envoi au Salon de l'année d'après et aussi sa première exposition particulière. Il fait part de tous ses projets à Bruyas, dans la lettre qu'on va lire.

1854 (probablement novembre).

« Mon cher Alfred,

« Je suis très contrarié de ne pouvoir vous revoir avant de partir. Je vais à Paris vous attendre, vous m'avez dit que vous tâcheriez d'y venir. On m'écrit de toutes parts que j'ai le grand succès de l'exposition et dans les journaux on dit que le réalisme a raison.

« Je n'ai pas besoin de vous redire combien je suis enchanté ainsi que mes amis de la charmante réception que vous nous avez faite à Montpellier.

« Dans les termes où nous sommes je vous blesserais, cher ami, si je vous faisais des compliments.

« Le brave Calas m'a remis fidèlement ce que je vous avais confié. J'aurais voulu que vous vissiez ce que j'ai fait au bord de la mer !

« Mais à Paris je vous attends...

« J'ai fait prendre par Calas la petite mer, qui restera chez Fajon jusqu'à votre retour, ne pouvant vous la rendre puisqu'il n'y aura personne chez vous.

« Nous allons déjeuner demain chez Mijon et j'espère partir mercredi. On me dit que vous allez pêcher. Bonne pêche !

« Je vous recommande de ne pas oublier de m'envoyer la négative du portrait à la pipe, ainsi que celle de *La Rencontre*. Je vous les rendrai quand vous viendrez à Paris.

« On tirera des épreuves mieux que celles tirées à Montpellier et certainement meilleur marché.

« N'oubliez pas non plus le portrait du *Fier repos* que je vous ai peint et le dessin du petit Aubin. Avec cela, j'essaierai de lui être utile.

« Ne perdez pas de vue ce petit jeune homme, je vous le recommande, mon cher Alfred.

« Bien des choses à votre charmant ami Louis Tissier.

« Je vous embrasse, mon cher,

« Gustave COURBET. »

« S'il vient des lettres à mon adresse chez vous, veuillez me les faire retourner. »

Cette nouvelle lettre à Bruyas montre Courbet de plus en plus préoccupé par son exposition particulière :

« Mon cher ami,

« Je vous écris deux mots à la hâte, car j'attendais tous les jours de Paris des nouvelles.

« J'ai enfin obtenu une prolongation de 15 jours, ayant allégué trois mois de maladie.

« C'est François qui me les a fait obtenir. Il me dit qu'il a vu une photographie de *La Rencontre* et que ce tableau fait déjà beaucoup de bruit dans Paris.

« On attend mon exposition avec impatience, j'ai annoncé

quatorze tableaux. Il y aura d'abord mon *Enterrement* accompagné du *Portrait à la Pipe* (1) et des *Casseurs de pierres*.

« Ce sera seulement ce que j'enverrai de mon ancien bagage. Pour le nouveau, j'aurai le tableau que je fais maintenant, accompagné de mon portrait de profil et de *La Rencontre*, ce qui déterminera deux phases très distinctes.

« A la suite de cela trois paysages dont deux vendus dernièrement à un maître de forges de mon pays pour la somme de deux mille francs, ensuite il y aura mes *Cribleuses de blé*, tableau de mœurs de paysans, puis un ou deux autres portraits, l'un de femme, l'autre de Champfleury.

« J'ai fait faire des bordures à Ornans que je viens de faire expédier au comité de Besançon afin de profiter du transport que le gouvernement offre aux exposants.

« Il faudra que je sois rendu à Paris avec mes tableaux, le 29 ou le 30 au plus tard.

(1) « Vous ne sauriez imaginer, disait Courbet à Jules Laurens, à quel nombre de chiffres d'argent s'élèveraient les demandes de « têtes à la pipe » dont on m'honore encore couramment et à peu près exclusivement. Je n'eusse fait que cela jusqu'ici et en serais enrichi, mais déshonoré et bêtifié. J'ai cru devoir et avoir autre chose à faire, fût-ce en ne mangeant que du pain et du fromage et en exposant — ce qui n'a pas manqué — à une critique injurieuse et de dénégation l'honnêteté de mes tentatives et de mes efforts nouveaux de chaque jour dans le domaine illimité des sujets qui sollicitent tous un artiste complet véritable. Ah ! je ne sens pas d'aptitude à tenir débit, comme X... de la même *vache* blanche ou rousse, comme Y... de son invariable *marine*, et comme Z... d'une sempiternelle *femme nue*. »

« Par conséquent si vous voulez me prêter vos tableaux, il faut les expédier immédiatement, soit à un marchand ou à un encadreur, soit à mon domicile à Paris, rue Hautefeuille 32.

Mon *Enterrement* et les *Casseurs de pierres* doivent déjà y être arrivés.

« Il ne me reste plus que quatre ou cinq personnages à faire pour avoir terminé mon *Atelier*.

« Il y a trente-trois personnages grands comme nature. J'avais juré que je le ferai. Il est fait.

« Vous occupez une place magnifique. Vous êtes dans la pose de *La Rencontre* (1), avec un autre sentiment. Vous êtes triomphant et commandeur.

« Les peintres de Besançon sont venus le voir. Ils sont renversés. Nos deux profils les ont réduits. Je ne mets pas votre profil à l'exposition parce que ce serait maladroit et cela blesserait le public.

« Je vais vous le renvoyer demain, quand vous le recevrez envoyez-moi le mien seulement à Paris avec sa bordure, ainsi que *La Rencontre* et le *Portrait à la Pipe*. Vous me rendrez grand service, si cela ne vous contrarie pas. Je crains d'abuser de votre complaisance. S'il m'arrive des

(1) Alfred Bruyas avait un goût particulier pour la pose que Courbet lui avait donnée dans sa fameuse toile *La Rencontre*. Il disait à Fajon : « Je préfère ce tableau à mes autres portraits. »

désagréments avec le gouvernement, nous pourrions tenter le grand coup, l'exposition entière de la galerie adjointe à mes tableaux.

« Mon cher ami, je suis à demi mort de travail et d'inquiétude. Pardonnez-moi si je ne vous ai pas écrit plus souvent et faites mes excuses à M. Sabattier qui m'a écrit une lettre charmante à laquelle je n'ai pas encore répondu.

« Je suis également en retard auprès de M^lle^ Louise qui m'a brodé une blague très jolie et je ne l'ai pas encore remerciée.

« Bien des choses de ma part à vos parents.

« Votre ami dévoué et sincère.

« G. COURBET.

« Répondez-moi. Epargnez-moi, je vous prie, un peu d'inquiétude, bien des choses aussi aux amis que j'ai faits à Montpellier. »

C'est là que se place le fameux incident au cours duquel Courbet rompt complètement avec l'art officiel (1).

(1) Courbet n'avait, d'ailleurs, jamais eu une grande considération pour le « grand Art ».

Un jour qu'il faisait visiter le Louvre à son père, celui-ci lui demanda son avis sur les tableaux qu'on venait de voir.

Alors Courbet, se redressant, s'exclama :

« Toute cette peinture à côté de la mienne, vois-tu, mon père, c'est de la *merde!* »

Cet incident, le peintre le raconte d'une manière particulièrement savoureuse dans la lettre que voici, toujours à Bruyas :

« Je suis envers vous, mon cher ami, d'une malhonnêteté affreuse, mais vous allez me pardonner quand vous saurez que je travaille comme un nègre.

« Je suis parti de Paris quelques jours après que je vous ai mis un mot dans la lettre que vous écrivait Silvestre.

« Arrivé à Ornans, j'ai été obligé d'aller en Suisse, à Berne et à Fribourg pour des affaires, ce qui m'a contrarié et retardé pour les tableaux que j'avais envie d'entreprendre.

« Cela me contrariait d'autant plus que si j'étais allé vous voir j'aurais mis le même temps et c'eût été pour moi plus utile et plus agréable.

« J'ai reçu, mon cher ami, avec le plus grand bonheur, votre lettre pleine d'affection et de courage.

« Il faut du courage.

« J'ai brûlé mes vaisseaux. J'ai rompu en visière avec la Société. J'ai insulté tous ceux qui me servaient maladroitement. Et me voici maintenant seul en face de cette Société.

« Il faut vaincre ou mourir.

« Si je succombe, on m'aura payé cher, je vous le jure.

« Mais je sens de plus en plus que je triomphe, car nous sommes deux et à l'heure qu'il est à ma connaissance, seulement peut-être 6 ou 8, tous jeunes, tous travailleurs acharnés, tous arrivés à la même conclusion par des moyens divers.

« Mon ami, c'est la vérité, j'en suis sûr comme de mon existence, dans un an nous serons un million. Je désire vous raconter un fait.

« Avant que je ne quitte Paris, M. Nieuverkerque, directeur des Beaux-Arts m'a fait inviter à déjeuner, au nom du Gouvernement, et de crainte que je ne refuse cette invitation, il avait pris pour ambassadeurs : MM. Chenavard et François, deux *satisfaits*, deux *décorés*.

« Je dois dire à leur honte qu'ils remplissaient un rôle gouvernemental vis-à-vis de moi. Ils préparaient mon esprit à la bienveillance et secondaient les vues de M. le directeur.

« D'autre part, ils auraient été contents que je me rendisse comme eux.

« Après qu'ils m'eurent bien conjuré d'être ce qu'ils appelaient *bon enfant*, nous nous rendîmes au déjeuner, chez Douix, au Palais-Royal où M. de Nieuwerkerque nous attendait.

« Aussitôt qu'il m'aperçût, il s'élança sur moi en me pressant les mains et s'écriant qu'il était enchanté de mon

acceptation, qu'il voulait agir franchement avec moi et qu'il ne me dissimulait pas qu'il venait pour me convertir.

« Les deux autres échangèrent un coup d'œil qui voulait dire : quelle maladresse ! Il vient de tout gâter .

« Je répondis que j'étais tout converti, que pourtant s'il pouvait me faire changer de manière de voir, je ne demandais pas mieux que de m'instruire. Il continua en me disant que le gouvernement était désolé de me voir aller seul, qu'il fallait modifier mes idées, mettre de l'eau dans mon vin, qu'on était tout porté pour moi, que je ne devais pas faire la mauvaise tête ; enfin toutes sortes de sottises de ce genre.

« Puis il termina en me disant que le Gouvernement désirait que je fasse un tableau dans toute ma puissance pour l'exposition de 1855, que je pouvais compter sur sa parole et qu'il mettrait pour condition que je présente une esquisse et que le tableau fait, il serait soumis à un conseil d'artistes que je choisirai et à un comité qu'il choisirait de son côté.

« Je vous laisse à penser dans quelle fureur je suis entré après une pareille ouverture.

« Je répondis immédiatement que je ne comprenais absolument rien à tout ce qu'il venait de me dire, d'abord parce qu'il m'affirmait qu'il était un Gouvernement et que je ne me sentais nullement compris dans ce Gouvernement, que moi aussi j'étais un Gouvernement et que je défiais le

sien de faire quoi que ce soit pour le mien que je puisse accepter (1).

« Je continuai en lui disant que je considérais son Gouvernement comme un simple particulier, que lorsque mes tableaux lui plairaient, il était libre de me les acheter et que je ne lui demandais qu'une seule chose, c'est qu'il laisse l'art libre dans son exposition et qu'il ne soutienne pas avec un budget de 300.000 francs, trois mille artistes contre moi.

« Je continuai en lui disant que j'étais seul juge de ma peinture, que j'étais non seulement un peintre, mais encore un homme, que j'avais fait de la peinture, non pour faire de l'art pour l'art, mais bien pour conquérir ma liberté intellectuelle et que j'étais arrivé par l'étude de la tradition

(1) « En 1870, M. Maurice Richard avait spontanément offert la décoration (la Légion d'honneur) à Courbet.

C'était une infraction à la règle, qui exige que le futur chevalier sollicite son admission à la croix.

— Je la refuse, répondit avec éclat le paysan du Doubs.

— Mais, pourquoi la refuser, si vous la méritez? lui dirent ses amis.

Ici, un coup d'œil superbe qui défiait les dieux arrêta les questionneurs impudents : « Je suis républicain », dit-il.

Les plus hardis poursuivaient : « Mais vous avez bien accepté la Croix de Fer? »

— Oh! quelle différence! Ce n'est pas comme la Légion d'honneur qu'on donne indistinctement à des épiciers et à des ministres! » H. Morel *Le Pilori des Communeux*. E. Lachaud, éditeur, 1871.

à m'en affranchir et que moi seul, de tous les artistes français mes contemporains, avais la puissance de rendre et de traduire d'une façon originale et ma personnalité et ma Société, etc., etc.

« Ce à quoi il me répondit :

« M. Courbet, vous êtes bien fier! »

« Je m'étonne, lui dis-je, que vous ne vous en aperceviez seulement que maintenant. Monsieur, je suis l'homme le plus fier et le plus orgueilleux de France!

« Cet homme qui est le plus inepte que j'ai rencontré peut-être de ma vie, me regardait avec des yeux hébétés.

« Il était d'autant plus stupéfait qu'il avait dû promettre à ses maîtres et aux dames de la Cour qu'il allait leur faire voir comment on achetait un homme pour vingt ou trente mille francs.

« Il me demanda encore si je n'enverrai rien à cette exposition.

« Je lui répondis que je ne concourrai jamais parce que je n'admettais pas de juges, que pourtant il pouvait se faire que je leur envoie par cynisme mon *Enterrement* qui était mon début et mon exposé de principes, qu'ils se démêleraient avec ce tableau comme ils pourraient, mais que j'espérais à moi seul (peut-être) de faire une exposition en rivalité de la leur, qui me rapporterait quarante mille francs en argent que je ne gagnerais certainement pas avec eux.

« Je lui rappelais aussi qu'il me devait quinze mille

francs pour les droits d'entrée qu'ils avaient perçus avec mes tableaux dans les expositions antécédentes, que les employés m'avaient assuré qu'individuellement ils conduisaient deux cents personnes par jour devant mes *Baigneuses*.

« Ce à quoi il répondit la bêtise suivante : que ces personnes n'allaient pas pour les admirer.

« Il me fut facile de répondre en récusant son opinion personnelle et en lui disant que la question n'était pas là, que soit pour critique, soit pour admiration, la vérité était qu'ils avaient touché les droits d'entrée et que la moitié des comptes rendus des journaux portaient sur mes tableaux.

« Il continua en me disant qu'il était bien malheureux qu'il se trouve au monde des gens comme vous, qu'ils étaient nés pour perdre les plus belles organisations et que j'en serais un exemple frappant.

« Je me suis mis à rire aux larmes en lui assurant qu'il n'y aurait que lui et les académies qui en souffriraient.

« Je n'ose vous parler davantage de cet homme, je crains de vous ennuyer par trop.

« Pour terminer, il finit par quitter la place, nous laissant en plan, dans la salle du restaurant.

« Il allait passer la porte, je lui pris la main et lui dit :

« Monsieur, je vous prie de croire que nous sommes toujours aussi amis ». Puis je me retournais du côté de Chenavard et de François en les priant de croire aussi,

qu'ils étaient deux imbéciles. Ensuite nous allâmes boire de la bière.

« Voici encore un mot de M. de Nieuwerkerque qui me revient :

« J'espère, me disait-il, Monsieur Courbet, que vous n'avez pas à vous plaindre, le Gouvernement fait assez de coquetteries à votre égard.

« Personne ne pourra se flatter d'en avoir eu autant que vous !

« Remarquez bien que c'est le Gouvernement et non pas moi qui vous offre aujourd'hui à déjeuner.

« Si bien que je suis redevable au Gouvernement d'un déjeuner.

« Je voulais lui rendre, mais cela a mis en colère Chenavard et François.

« Vous voyez, mon cher ami, que nous avons carrière ouverte et nous pouvons nous livrer à notre indépendance avec connaissance de cause.

« Je travaille ici avec acharnement. J'ai cinq à six tableaux en train qui seront probablement finis au printemps.

« Ainsi vous voyez que quand même je ne vous écris pas, je songe à vous.

« Je suis enchanté que vous vous reposiez sur moi. Je ne vous faillirai pas, soyez en convaincu !

« Faites-moi cet honneur, car j'ai pour garant une haine

des hommes et de notre société, qui ne s'éteindra qu'avec moi.

« Ce n'est pas qu'une question de temps, par conséquent vous êtes plus important que moi, vous avez entre les mains des moyens qui m'ont toujours manqués et qui me manqueront toujours.

« Avec vos antécédents, votre intelligence, votre courage et vos moyens pécuniaires vous pouvez nous sauver de notre vivant et nous faire franchir un siècle!

« Sacrifiez tout au rétablissement de votre santé. Reposez-vous et ne vous donnez aucune peine, même en parole.

« Vous n'avez à avoir dorénavant qu'une attitude confiante.

« Je finirai aussi vite que je le pourrai ce que j'ai entrepris et en retournant à Paris j'irai vous voir à Montpellier si vous y êtes encore et si vous êtes à Paris nous irons ensemble chercher votre galerie, si nous décidons une exposition.

« Je ne puis vous envoyer mes *Baigneuses*, car elles sont à Paris dans mon atelier.

« Si vous avez le temps écrivez-moi.

« Je vous demande excuse de tout ce parlage qui pourrait vous fatiguer et je suis votre tout dévoué ami.

« Je vous salue encore.

« Gustave Courbet. »

Ornans (Doubs).

« J'ai reçu une lettre de Champfleury qui me dit que Silvestre est en procès avec des associés pour des gravures sur bois.

« Je crains qu'il ne puisse finir ce qu'il a entrepris.

« Tout cela ne fait rien, nous ferons cela autrement. »

Courbet ne devait pas tarder à payer un peu cher son attitude intransigeante vis-à-vis du directeur des musées impériaux.

Au Salon de 1855, *L'Enterrement* fut refusé, de même que *l'Atelier*. Seules furent difficilement admises quelques-unes des œuvres capitales du maître d'Ornans : La *Rencontre*, les *Casseurs de pierres*, les *Demoiselles de village*, la *Cribleuse de blé*, la *Fileuse endormie*, la *Dame espagnole*, *Deux portraits de Courbet*, la *Roche de dix heures*, le *Puits noir*, le *Château d'Ornans*.

Au lieu de l'abattre, cet échec servit de stimulant à Courbet.

« Tous leurs coups ne porteront jamais contre moi ! » écrit-il à Fajon.»

Et il prépare avec plus d'ardeur encore son exposition particulière sur laquelle il compte beaucoup pour faire triompher sa *Solution*.

CHAPITRE IV

L'Exposition de l'avenue Montaigne. — Le Réalisme. — Un article du « Figaro ». — La notoriété de Courbet grandit. — Une série de portraits. — Nouveau voyage à Montpellier. — Un article de Champfleury.

Le premier moment de révolte passé, voici de nouveau Courbet au travail.

« Je tiens ma vengeance. Je vais leur montrer de quoi je suis capable. »

Et il dit dans une autre lettre :

« Mon cher et tendre ami,

« Je suis aux cent coups... Il m'arrive des choses terribles.

« On vient de me refuser mon *Enterrement* et mon dernier tableau *l'Atelier*, avec le portrait de Champfleury.

« Ils ont déclaré qu'il fallait à tout prix arrêter mes tendances en art qui étaient désastreuses pour l'art français. J'ai onze tableaux de reçus.

« *La Rencontre* est reçue avec peine. On trouve cela trop personnel et trop prétentieux.

« Chacun me pousse à faire une exposition particulière, j'y ai cédé.

« Je vais faire une autre exposition de 27 tableaux nouveaux et anciens de moi, en disant que je profite de l'avantage que le Gouvernement me fait en me recevant 11 tableaux à son exposition.

« Pour faire une exhibition des tableaux de mon atelier, cela me coûtera 10 ou 12.000 francs.

« J'ai déjà le terrain pour une location de 2.000 francs pour six mois.

« La construction me coûtera 6 ou 8.000 francs.

« Ce qu'il y a de curieux, c'est que cet emplacement est enclavé dans le bâtiment même de leur exposition.

« Je suis en ce moment en démarches auprès du préfet de police pour remplir les formalités nécessaires.

« J'ai déjà les 6.000 francs que vous m'avez donnés.

« Si vous voulez me faire une reconnaissance de ce que vous me devez encore et m'envoyer *Les Baigneuses*, je suis sauvé.

« Je gagne 100.000 francs d'un seul coup.

« Il est venu un jeune homme de votre part ; il veut un tableau dans le genre des *Baigneuses*.

« Si vous le connaissez, envoyez-moi son adresse, il a oublié de me la laisser.

« J'ai tout reçu de ce que vous m'avez envoyé. Je vous en remercie beaucoup.

« Le portrait de profil excite une admiration générale. La *Fileuse* est retrouvée enfin. Il m'a fallu le juge de paix. Elle est à l'Exposition et votre nom est dans le livret. Cela ne vous engage à rien.

« Comme je n'ai pas pu vous la livrer quand vous me l'avez demandée, vous êtes toujours libre de la prendre.

« Au revoir, cher ami, le réalisme marche, la question a besoin de vous.

« Je vous embrasse de tout mon cœur. Répondez-moi le plus vite possible. Je ne puis vous en dire plus long pour le moment. Je vous écrirai dans quelques jours pour vous mettre au courant. Paris est exaspéré de ce qu'on m'a refusé. Je suis en course depuis le matin jusqu'à la nuit.

« Portez-vous bien, dans ce moment où il faut beaucoup de courage et de la santé. Au revoir encore et bien des choses à votre famille.

« Gustave Courbet. »

32, rue Hautefeuille,

Au nº 7 de l'avenue Montaigne, Courbet a ouvert son « exhibition » : Elle comprend quarante tableaux et quatre dessins.

L'après-dîner à Ornans sur lequel le peintre comptait

beaucoup pour « faire saisir l'enchaînement à son idée artistique » ne lui a pas été prêté par le musée de Lille.

N'empêche que Courbet compte bien donner là une preuve décisive de l'importance de son art.

Comme préface à son catalogue que nous avons sous les yeux, Courbet publie sa profession de foi.

« Le titre de réaliste, écrit-il, m'a été imposé, comme on a imposé aux hommes de 1830 le titre de romantique.

« Les titres en aucun temps n'ont donné une idée juste des choses, s'il en était autrement, les œuvres seraient superflues.

« Sans m'expliquer sur la justesse plus ou moins grande d'une qualification que nul, il faut l'espérer, n'est tenu de bien comprendre, je me bornerai à quelques mots de développement pour couper court aux malentendus.

« J'ai étudié, en dehors de tout esprit de système et sans parti pris l'art des anciens et l'art des modernes.

« Je n'ai pas plus voulu imiter les uns que copier les autres, ma pensée n'a pas été davantage d'arriver au but oiseux de *l'art pour l'art* !

« Non ! j'ai voulu tout simplement puiser dans l'entière connaissance de la tradition le sentiment raisonné et indépendant de ma propre individualité.

« Savoir pour pouvoir, telle fut ma pensée.

« Etre à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque, selon mon appréciation,être non seulement

un peintre, mais encore un homme, en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but (1) ». — G. C.

Et en marge du titre *l'Atelier du Peintre* qu'il intitulait aussi : *Allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique*, Courbet faisait remarquer :

« C'est par erreur que dans le livret du palais des Beaux-Arts il m'est assigné un maître (2) : déjà une fois j'ai constaté et rectifié cette erreur par la voie des journaux ; c'était durant l'exposition de 1853.

« Je n'ai jamais eu d'autres maîtres de peinture que la nature et la tradition, que le public et le travail ».

Une fois encore il fait part à Bruyas de ses projets et de ses espoirs..

« Mon très cher ami,

« J'ai peu le temps de vous écrire aujourd'hui. Après un mois de démarches dans les ministères de toutes sortes,

(1) Assis côte à côte, a raconté Paul Vayson à Jules Belleudy, Courbet et Corot, dans la forêt de Fontainebleau, peignent le même paysage.

A un moment, Courbet, ayant examiné le tableau de son voisin, déclare à Corot :

— « Je ne suis pas aussi fort que vous, Monsieur Corot. Aussi, moi, je suis obligé de faire ce que je vois. »

(2) On prêtait même deux maîtres à Courbet : Steuben et Hesse.

deux audiences du Ministre, je viens d'obtenir définitivement la permission de faire une exposition payante.

« Elle sera faite dans des conditions extraordinaires d'indépendance. Le local que je viens de louer est enclavé dans le local même de l'exposition du Gouvernement.

« Je vais passer pour un monstre, mais je gagnerai 100.000 francs net d'après mes prévisions.

« Dans ce moment-ci, je m'occupe à faire construire, J'aurai trente tableaux dans cette exposition particulière.

« J'ai onze tableaux dans leur exposition. je suis à couvert de toute protestation par ce fait et de tout blâme.

« Mon cher, il y avait un coup monté contre moi épouvantable. Heureusement que je m'en suis aperçu à temps.

« Les tableaux que j'ai à l'exposition sont horriblement mal placés et ne puis obtenir à les faire placer ensemble comme le règlement le comporte.

« En un mot, on voulait en finir avec moi, on voulait me tuer. Depuis un mois je suis désespéré. Ils m'ont refusé systématiquement mes grands tableaux, en déclarant que ce n'était pas la peinture qu'ils refusaient, mais l'homme.

« Mes ennemis feront ma fortune. Cela m'a donné le courage de mes idées, idées que je vous communiquais depuis déjà longtemps.

« Je conquiers la liberté, je sauve l'indépendance de l'Art.

« Ils ont senti le coup que je leur portais, mais mes

batteries étaient si bien montées, qu'ils n'ont pu reculer, votre tableau *La Rencontre* fait un effet extraordinaire.

« Dans Paris, on le nomme : *Bonjour, Monsieur Courbet*, et les gardiens sont déjà occupés à conduire les étrangers devant mes tableaux.

« *Bonjour Monsieur Courbet* a un succès général. C'est curieux. De toutes parts on fait des démarches chez-moi, on m'écrit des lettres pour m'encourager dans mon entreprise. Le public attend cela de moi.

« Je vais faire appel à toutes les personnes qui ont des tableaux de moi, pour qu'ils veuillent bien me les prêter.

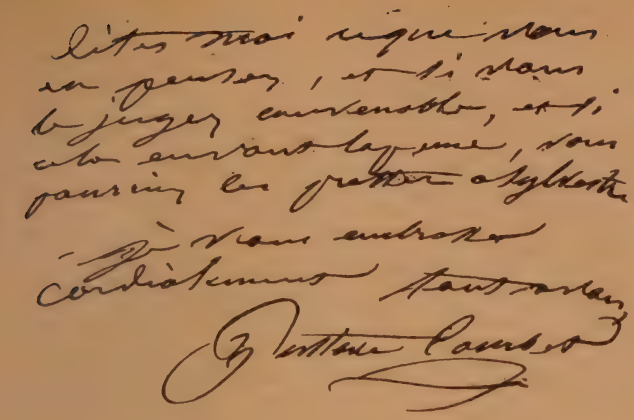
« Je viens d'écrire au directeur du musée de Lille pour avoir mon *Après dîner à Ornans* (1) . J'aurai mon *Enterrement*, mon nouveau *L'Atelier du Peintre*, mes *Lutteurs*, mon *Retour de la Foire*, mes *Baigneuses* sur lesquels on compte beaucoup.

« En dehors de cela, j'aurai du remplissage, des portraits, des paysages, des petits tableaux. Champfleury me fera un livret annoté que l'on vendra, et je vendrai aussi des photographies de mes tableaux que je suis précisément en train de faire faire à M. Laisne.

« En ce moment-ci, il me fait cela au collodium et je n'en suis pas très content.

---

(1) Ce tableau ne figura pas à l'exposition, le Musée de Lille ayant refusé de le prêter.



Autographe de Gustave Courbet

(extrait de sa correspondance)

« Sur le point de nous quitter, je vais vous demander encore un service, ce serait de vous faire faire, à mes frais, une photographie de mes *Baigneuses*, comme votre photographe en a grand désir. Cela me conviendrait, si vous y tenez la main surtout, car je connais vos justes exigences.

« Puis après, je ne doute pas que votre bonté et votre intelligence très distinguée ne m'accordent l'envoi des *Baigneuses*.

« Je suis votre obligé, cher ami, trop obligé, mais enfin quand je pourrai vous être agréable, vous le savez, disposez de moi comme vous le voudrez. Vous rendrez service à mon indépendance et à ma dignité.

« Répondez-moi le plutôt que vous pourrez.

« Et soyez sûr que vous servez là une cause sainte et sacrée qui est la cause de la Liberté et de l'Indépendance, cause à laquelle j'ai consacré ma vie entière ainsi que vous.

« Je vous embrasse de cœur.

« Votre ami dévoué.

« Gustave COURBET. »

Vous pouvez joindre à ma demande, si cela vous agrée, votre portrait de profil, si vous croyez que cela soit convenable. Il est déjà à mon Salon et ce sera donc mon grand tableau. Voyez.

« Je désirerais aussi que vous m'envoyiez la négative de

La Rencontre pour en faire tirer des exemplaires. Elle serait d'une vente certaine, si cela vous plaît. J'ai honte d'abuser ainsi de votre bonté. »

L'effet produit par son exposition ne fut pas tout à fait celui auquel Courbet s'attendait. La majorité de la presse lui est défavorable.

Le ton de la critique peut d'ailleurs se résumer dans ce passage d'un article d'Auguste Villemot dans *le Figaro*.

« Bonjour, *Monsieur Courbet !* », écrivait ce journaliste. « J'ai vu votre exposition, Monsieur Courbet, et je ne vous cache pas que cette idée d'installer une vingtaine de toiles de votre crû, en concurrence de tous les chefs-d'œuvre de l'école contemporaine, me paraît une des plus grosses prétentions que l'orgueil ait jamais logées dans la tête d'un artiste.

« Ainsi fait cependant M. Courbet — tout à côté du Palais des Beaux-Arts, il a construit une petite baraque, qui représente assez bien le théâtre de *Guignol* à côté de la *Scala* de Milan. Tout me porte à croire, d'après ce que j'entends dire, que M. Courbet n'est pas un homme sans talent ; mais songez donc qu'il faudrait du génie pour déterminer le public abruti par la contemplation de trois mille tableaux à prendre pour un délassement la contemplation supplémentaire de quarante deux toiles, surtout quand la vue en

coûte aussi cher que celle de la peinture officielle, — un franc ni plus, ni moins.

« Encore, si vous aviez beaucoup de *Baigneuses* ! mais l'ensemble de votre exposition est d'une froideur qui éteint le désir.

« On me dit, Monsieur Courbet, que vous avez dépensé onze mille francs pour votre installation ; vous ne perdez pas tout, puisque je vous ai porté vingt sous. J'affirme même sur l'honneur que j'ai vu un autre payant le mardi 3 juillet, vers deux heures, mais il fait bien chaud dans votre petit endroit, et je doute que vous fassiez une immense fortune ».

Et dans un autre article, ce chroniqueur aujourd'hui oublié écrit encore :

« Quelques-uns proposent une souscription nationale pour rembourser M. Courbet de ses frais d'exhibition solitaire. Une femme (*sic*) accuse M. Courbet d'avoir calomnié son sexe du côté où toute agression est une lâcheté (voir la *Baigneuse*) ».

Il est curieux de comparer cette appréciation avec celle que Gustave Geffroy portait quelques années plus tard sur le même sujet.

Les paroles du critique résument parfaitement l'opinion de tous ceux qui connaissent *l'Atelier*, aujourd'hui enfin à la place qu'il mérite vraiment.

« Pour la femme nue, qui est au centre de la composition auprès du peintre, remarque l'auteur de *l'Enfermé*, elle rassemble toute la lumière par sa chair splendide, elle est pétrie de clarté dorée, elle prend place, de toute sa grâce et de toute sa force, parmi les créations immortelles de la peinture. »

Et Camille Mauclair écrira, à son tour :

« *L'Atelier* notamment est une des plus belles toiles qu'on ait jamais peintes. C'est le réalisme dans ce qu'il y a de plus captivant, rehaussé par la magnificence de la couleur et de la matière, le réalisme comme l'ont compris les Hollandais, les beaux Espagnols (1). Courbet s'affirme là un classique de la grande tradition. »

« Avec cette exposition particulière, s'il n'a pas eu le succès qu'il attendait, Courbet n'en a pas moins remué profondément l'opinion publique.

Le nombre des articles et des caricatures dictés par cette exhibition est incalculable.

Et cela n'est-ce pas tout de même le commencement de la gloire?

Courbet exprime sa satisfaction en disant à Bruyas :

« Mon exposition est allée parfaitement et m'a donné une importance énorme. Ca va très bien ! »

(1) Certains pensent que Gustave Courbet est d'origine espagnole. La chose est, d'ailleurs, fort vraisemblable. C'était même l'avis de la famille de Courbet.

Et il ajoute encore :

« Mon cher ami,

« Je n'ai le temps aujourd'hui que de vous écrire qu'un mot. Je suis en grand déballage de mon exposition. Le temps est expiré. Il faut que j'évacue la place, j'ai la tête sens dessus dessous.

« Les affaires autres que celles ayant trait directement à la peinture me troublent. Je vous ai fait expédier hier par M. Boudemont qui est mon homme d'affaires, une caisse contenant *Les Baigneuses*, *La Fileuse*, *Le Portrait à la Pipe* *Le Portrait de Profil*. Jespère que vous recevrez cela en bon ordre et veuillez me compter le transport sur ce que vous me devez.

« Je vous suis encore très obligé, confus et reconnaissant de la grande bonté que vous avez mise à me confier ces toiles, pour si longtemps surtout.

« Mais vous voulez le bien, cher ami.

« Je crois que je l'ai fait. Aussi je me sens moins importun vis-à-vis de vous, car je crois que vous avez partagé mon action.

« Je suis forcé de terminer ma lettre, car la poste va fermer et il faut que cette lettre vous arrive avant les tableaux Mon cher Alfred, je vous embrasse et vous aime, comme je vous ai toujours aimé.

« Si cela ne vous gêne pas de m'envoyer quelque argent,

je vous serai obligé. Je pars pour trois semaines pour Ornans où je suis obligé d'aller au regret, car j'ai de l'ouvrage à Paris.

« Vous pouvez m'écrire à Ornans pendant ce temps.

« G. COURBET. »

Courbet, dans les premiers jours de janvier 1856, s'en va passer quelques jours à Ornans.

Il en profite pour peindre *Le Cerf mourant*, *La Jeune fille cueillant des Fleurs* (1), *le Torrent* et quelques autres scènes de chasse ou paysages qui achèveront de grossir sa popularité de jour en jour plus affirmée.

Rentré à Paris, il fait le portrait de Louise Collet (2), de *l'Amazone*, de Gueymard, de l'Opéra, de Marie Crocq et de nombreuses autres personnalités des lettres, des arts ou du théâtre.

Au printemps de 1857, pour se reposer, le peintre retourne auprès de Bruyas.

Le Midi l'avait repris tout entier.

Cette fois il voulut tracer des portraits plus lumineux de cette terre et de la mer bleue.

De cette époque datent les marines les plus puissantes, les plus belles de Gustave Courbet.

(1) Aujourd'hui au Musée de Boston.

(2) « Elle est prétentieuse et désagréable » remarque le peintre de l'amie de Gustave Flaubert.

« La fortune me sourit », écrit-il, énivré de succès et d'espoir.

Le peintre de *La Remise des Chevreuils* est à peine rentré à Paris que Fajon lui écrit de Montpellier pour lui signaler un article de Champfleury qui venait de paraître dans *La Revue des Deux Mondes* (1).

Dans cet article, le journaliste qui avait fait, lui aussi, quelque temps auparavant un assez long séjour chez Bruyas, traçait un portrait plutôt désobligeant d'un monsieur T..., dans lequel le fils du changeur de Montpellier n'eut pas de peine à se reconnaître. Son goût pour la peinture et tout particulièrement son désir d'être portraicturé par des peintres divers étaient tournés en ridicule.

Champfleury qui, disons-le en passant, était loin d'être un homme très sûr, terminait son portrait par ces mots :

« Il est discret, solitaire, alangui, il y a en lui de la jolie femme qui s'ennuie, du mystique et du sensuel. »

Cet article, singulier remerciement pour une villégiature princière, fit énormément de peine à Bruyas.

Tout de suite, il ne voulut pas en écrire à Courbet, craignant peut-être que celui-ci y fût pour quelque chose, mais il fit part de sa désagréable surprise à Fajon et c'est lui qui raconta à Courbet tout le chagrin de son ami.

(1) Cet article, qui parut le 15 août 1857, sous ce titre : *Sensations de Josquin*, est plein de renseignements inexacts et d'allusions stupides et odieuses sur Alfred Bruyas, sa famille et son entourage.

Sur-le-champ le peintre répond à Fajon la lettre qu'on va lire.

Il y montre une fois de plus son beau caractère de dévouement et de droiture qui fait largement pardonner ses rodomontades à cet homme doué avant tout d'un grand et noble cœur (1).

« Mon cher Fajon,

« Avant que de vous répondre, j'aurais voulu pouvoir lire la revue des *Deux Mondes* afin d'être au courant de la question.

---

(1) Paul Vayson, le peintre animalier, a raconté à Jules Belleudy le critique d'art provençal, ce trait qui nous montre combien Courbet aimait à encourager les jeunes artistes :

« En 1868, je venais d'exposer mon tableau la *Fenaison en Provence*, lorsque je reçus un mot de Gustave Courbet, m'invitant à l'aller voir.

Très ému, je me présentai, le lendemain, à l'atelier où m'accueillirent ces mots du maître :

« J'ai de grands compliments à vous faire sur vos faucheurs. »

Et la mesure en fut large. Nous ne nous séparâmes qu'après minuit, Courbet me contant sa vie, ses débuts, m'encourageant à travailler surtout aux champs, loin des ateliers et des conseils.

« Vous trouverez sur votre chemin des gens qui voudront vous protéger. Il faudra les envoyer faire f...iche !

Dans le cabaret où nous déjeunâmes, en compagnie du peintre-lithographe Emile Vernier, je le vois encore en bras de chemise, la cravate dénouée, lançant ses saillies à l'emporte-pièce, affectant dans son langage un réalisme forcené. Mais, malgré lui, perçait le poète. Et, quand nous parlâmes de la Nature, que de jolies et

« Enfin, sans savoir ce qui se passe, si M. Champfleury a été le moins du monde désagréable à mon ami Bruyas, je l'en blâme fortement et je suis très blessé qu'on ait pu supposer que j'étais pour quelque chose là-dedans.

« Mon cher ami Alfred Bruyas est l'homme le mieux élevé, le plus honnête, le plus charmant que j'ai rencoDtré dans toute ma vie.

« Il est, de plus, l'un des hommes les plus spirituels de Montpellier.

« Je ne veux pas qu'il ait pu avoir, un seul instant, l'idée de soupçonner mon amitié et la sérénité de mes sentiments dans cette circonstance.

« Pour lui, du reste, tous les antécédents que j'ai eus avec lui pourraient prouver le contraire.

« Ensuite, vous-même, mon cher Fajon, vous pourriez affirmer ce que j'avance, vous connaissez mon amitié sincère et mon dévouement qui ne s'est jamais démenti pour notre grand ami commun.

« Je suis l'homme le plus indépendant que vous pourrez

---

tendres choses il nous dit! Quelles images puissantes et gracieuses il évoqua! *Ce n'était plus le Courbet de la légende.*

Je trouvais l'homme de ses paysages pleins de fraîcheur, de sources vives courant dans les cailloux et la mousse, des grands bois aux harmonies sourdes.

Personne n'eut, comme lui, la poésie du ton. Il le savait bien. J. Bellaudy a vu également des toiles d'Hector Hanoteau où les figures avaient été peintes par son ami Courbet.

rencontrer dans votre vie et par conséquent je ne suis jamais obligé d'affirmer des sentiments que je ne pense pas !...

« Et si jamais mon cher ami Alfred, par sa famille ou par qui que ce soit se trouvait un jour tourmenté, il n'a qu'à venir vivre près de moi.

« Je vous réponds qu'on ne l'ennuiera pas, car je vous jure que je n'ai pas peur ni de la vie, ni des hommes !

« Il faut avoir l'imagination qu'on a à Montpellier pour inventer toutes ces absurdités.

« M. Champfleury fait absolument tout ce qu'il veut sans ma participation aucune bien entendu, pourtant je lui ai reproché sur vos dires cette action. Il m'a répondu que cette chose-là était faite avant qu'il se rende à Montpellier et que c'était déjà depuis longtemps à la *Revue des Deux Mondes*, avant son voyage dans le Midi.

« Bref, mon cher Fajon, rappelez-vous bien que je ne suis, moi, responsable que de mes œuvres et que la manière de penser et d'agir des autres ne me regarde pas du tout.

« Veuillez communiquer à ce cher ami tout ce que je vous dis ici, ainsi qu'aux personnes que cela peut encore intéresser : MM. Tissier et Martin et tant d'autres que vous connaissez comme moi, les amis Maquat et Roustan, etc., etc., parce que j'ai à honneur de n'être pour rien dans cette chose-là, pas même pour un renseignement.

« Du reste vous savez combien je pense tout le contraire.

« Nous avons toujours l'avantage de posséder Madame Iphigénie Fajon à ma pension.

« On l'a prise, l'autre jour, pour un homme, mais jamais on ne peut croire que c'est une chanteuse. Je lui ai conseillé de retourner chez elle, qu'elle désolait son frère à Paris et que toutes ses prétentions appuyées sur l'ignorance ne pouvaient réussir à Paris.

« Mes paroles et mes conseils, pourtant très sages, l'ont profondément blessée.

« Elle s'en est allée heureusement de chez moi ; elle cherche à y revenir, mais je pars pour Bruxelles dans dix jours.

« Villa en a peur comme du feu, car cette femme la tient comme une véritable colle !

« Mes tableaux ont eu beaucoup de succès et m'ont ramené bien du monde.

« Ils sont en Belgique où ils font de même.

« Au revoir, mon cher Fajon (1).

« Votre ami,

« G. COURBET. »

(1) Gustave Courbet a fait de Pierre-Auguste Fajon, un portrait daté de 1862 et qui se trouve aujourd'hui au Musée de Montpellier. Fajon, un jour qu'il était gêné, le vendit à Alfred Bruyas pour la somme de 500 francs.

CHAPITRE V

Courbet à Trouville. — La « Remise des Chevreuils ». — La « Femme au Perroquet ». — L'Exposition particulière de 1867. — La Belle Irlandaise. — La mort de Proudhon. — Expositions au Havre et à Gand. — Le « Retour de la Conférence ». — Les Tableaux volés.

Durant l'été de 1866 Courbet va à Trouville.

Comme à Palavas, sur la plage à la mode, il peint des marines et des ciels où courent de grands nuages chassés par le vent du large.

Il est heureux. Il profite d'une baigneuse rencontrée au hasard de ses promenades sur la grève pour esquisser un nu magnifique qui ne fut d'ailleurs jamais terminé.

De ce séjour à Trouville, Courbet exprime sa satisfaction dans cette nouvelle lettre à Bruyas :

Paris, janvier 1866.

« Mon cher Alfred,

« J'ai vu M. Causse qui est allé vous voir de ma part. Il est de mes élèves.

« Il m'a donné de vos nouvelles. J'en demande à tout le monde.

« J'ai vu aussi M. Bimard, l'aîné, qui m'a fait le plaisir de venir me voir. Nous avons causé de vous tout le temps qu'il est resté chez-moi.

« Je vous ai écrit une fois ou deux.

« Je vous ai envoyé le volume de mon pauvre ami Proudhon, la photographie des curés, sans réponse toujours.

« Je serai en droit de vous croire mort.

« Heureusement qu'il y a des voyageurs, chacun me dit que vous êtes dans un Eldorado que vous vous êtes fait construire.

« Il y en a qui me disent que vous êtes amoureux, ça vous excuse.

« Mais pourtant, quand on est si heureux que tout ça, on n'est pas en droit pourtant d'oublier les pauvres malheureux travailleurs comme moi qui font des pieds et des mains pour arriver à leur fin, vous étiez associé, il fut un temps, et très efficacement à mon action dans le monde. Je vous en ai toujours la plus grande reconnaissance.

« Si vous saviez depuis vous ce que j'ai fait de peinture, vous en seriez épouvanté!

« Je crois que j'ai déjà fait mille tableaux, si ce n'est plus et malgré cela par le mauvais vouloir, par l'ignorance, par un pouvoir ridicule, je suis toujours dans la position où vous m'avez connu.

« Je voudrais tant vous revoir ; je voudrais avoir le temps, le moyen de retourner à Montpellier, et revoir mes amis, le pays, la promenade du Mail.

« Je me suis bien amusé grâce à vous.

« Je suis allé cet été à Trouville trois mois.

« J'ai pris quatre-vingts bains de mer. Ca été pour moi plus efficace que la Fontaine de Jouvence !...

« Je me porte toujours admirablement, heureusement. C'est ma fortune. J'ai fait dans cet endroit trente-huit tableaux dont vingt-cinq paysages de mer, dans le genre du vôtre et de ceux que j'ai faits aux Sables-d'Olonne, vingt ciels d'automne, tous plus extraordinaires et libres l'un que l'autre.

« C'est amusant. J'ai fait aussi des portraits de dames, etc. etc.

« Je voudrais tant que vous vissiez tout cela. M. Causse m'a dit que M. Alicot était mort. Cela a dû vous faire de la peine malgré tout à cause de votre sœur. Veuillez lui présenter mes respects ainsi qu'à Madame votre mère. M. Causse m'a dit aussi que vous désiriez un paysage de moi.

« Vous savez que je suis à votre disposition pour vous être agréable.

« Autrefois vous m'aviez offert les Troyon en échange de peintures.

« Si vous êtes toujours dans les mêmes idées, envoyez-moi un Troyon, je vous enverrai un paysage de mon pays.

« Je termine en vous souhaitant une bonne année et la santé pour rester dans la formule.

« Tout à vous de cœur, je vous embrasse,

« Gustave COURBET. »

« Si vous avez des photographies de mes portraits de *La Rencontre*, des *Baigneuses*, envoyez-m'en.

« Je voudrais aussi que vous m'envoyiez quelque argent pour la veuve de Proudhon.

« Excusez mon indiscrétion, mais on ne peut demander qu'aux gens de cœur.

« Comme il m'a nommé de son vivant soutien de famille, je suis obligé de m'en occuper vis-à-vis de tout le monde (1). »

Le souvenir profond qu'il a emporté de la mer n'empêche pas Courbet de penser à son pays natal.

Il y retourne pendant quelque temps. Et c'est à ce moment-là qu'il peint sa fameuse *Remise des Chevreuils*.

Il fait part de cette œuvre à son ami de Montpellier.

« Mon cher Alfred.

« Si vous avez l'inimitié des impuissants, ça vient de ce que vous aimez les gens de valeur et de génie et que

(1) En marge de cette lettre Alfred Bruyas a écrit : « Reçu de ce brave ami ni lettres ni livres à cette époque-là. »

courageusement vous le leur prouvez. Vous n'avez donc pas à vous plaindre.

« Je vous remercie maintenant beaucoup de l'argent que vous m'avez envoyé pour la famille Proudhon. Elle en a d'autant plus besoin que nous serons obligés de résilier le marché que nous avions fait avec l'éditeur Lacroix des œuvres complètes de P. J. P.

« M. Lacroix vient d'être condamné par le Tribunal à l'instigation du Gouvernement à 1.500 francs d'amende et à un an de prison ; son associé de même, l'imprimeur M. Poupard à trois mois de prison et à 500 francs d'amende.

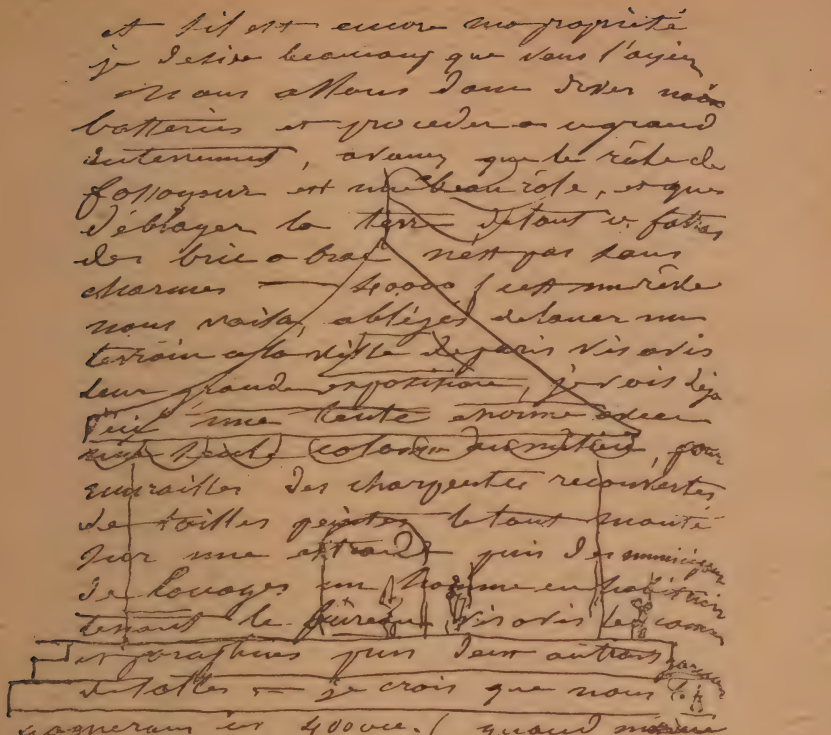
« Tout cela pour avoir publié les annotations de l'Evangile de Proudhon, livre qui avait paru pendant un mois et où il n'y avait pas un mot à dire, aux dires même des curés!

« Le Gouvernement a invité M. Lacroix à résilier le marché et tient à ce qu'il retourne sans plus tarder en Belgique.

« Toutes ces choses sont des infamies qui ne font que servir la Révolution. Pour nous, nous n'avons pas à nous plaindre si ce n'est que cette famille est entièrement à notre charge jusqu'à des temps meilleurs.

« (Comme je vous l'ai déjà dit, je crois, Proudhon m'avait nommé de son conseil de famille.)

« Mon cher ami, les personnes qui blaguent tant dans notre pays, ne feraient certainement pas ce que vous avez fait. Il est d'ailleurs très facile de les faire taire : on n'a qu'à leur demander leur souscription.



AUTOGRAPHE DE GUSTAVE COURBET

(extrait de sa correspondance).

« La réputation de Proudhon et les regrets qu'il a laissés l'agrandissent tous les jours.

« Les articles de M. de Sainte-Beuve lui ont rendu une justice éclatante. Je m'en vais vous envoyer dans quelques jours un superbe paysage de solitude profonde fait au fond des vallons de mon pays. C'est certainement le plus beau que j'ai et que j'ai peut-être fait dans toute ma vie. Il faut, n'est-il pas vrai, qu'il soit au niveau de la peinture que vous avez de moi. Vous aurez de la sorte tout ce que j'ai fait de mieux. Ce paysage a 1 m. 37 de longueur et 0 m. 95 de hauteur.

« Je ne sais comment faire pour tirer sur vous. Vous seriez bien aimable de mettre vous-même cet argent à la poste quand vous recevrez ce paysage. Il sera sans bordure parce qu'en ce moment je n'en ai pas, et qu'il vaut mieux que vous la fassiez faire pour l'assortir avec vos autres cadres et selon votre goût.

« Je suis en train de le finir, je vous l'enverrai dans quelques jours. En ce moment, je suis très occupé pour l'exposition prochaine. Je n'ai plus qu'un mois et demi, j'aurai un paysage dans le genre du vôtre et des Chevreuils dedans, puis une femme nue (1).

(1) Courbet veut sans doute parler de cette fameuse *Remise des Chevreuils au ruisseau de Plaisir-Fontaine* (*Doubs*), aujourd'hui au Louvre et qui donna, enfin, à Courbet le succès complet auquel depuis tant d'années il aspirait. Ce tableau a été très diversement

« Je vous remercie encore beaucoup, cher ami, et vous accuse réception des 500 francs de souscription que j'ai immédiatement portée chez M. Garnier, puis des 2.000 francs de commande que vous avez bien voulu me faire.

« Tout à vous de cœur,

« Gustave COURBET. »

Janvier 1866.

A présent le peintre d'Ornans est de nouveau préoccupé par une nouvelle exposition particulière.

C'est la fameuse exposition de 1867 au cours de laquelle, parmi un grand nombre d'œuvres capitales, Courbet exposera ses plus admirables marines : *Vue de Deauville, Vue de Trouville, La Villa de Madame de Morny, l'Orage, La*

---

analysé. A l'heure actuelle, encore, il inspire à la fois des critiques et des louanges émanant d'écrivains d'art autorisés.

Alors, en effet, que Georges Riat le trouve digne de la plus vive attention, Léonce Benédite, dans son étude sur l'œuvre de Courbet, ne lui accorde que très peu de mérite.

— Cette femme nue n'est autre que la toile connue sous ce titre la *Femme au perroquet*.

A ce sujet, Courbet écrivait : :

« S'ils ne sont pas contents cette année, ils seront difficiles. Ils auront deux tableaux propres, comme ils les aiment ! »

La Femme au perroquet, très remarquée à Munich en 1869, fait partie aujourd'hui de la collection Bordet, de Lyon, une des plus riches de cette ville après celle du docteur Tripier.

Fille aux Mouettes, le Départ pour la pêche, Soleil couchant aux Roches, etc. (1).

Une fois de plus le peintre, pour mener à bien son exposition, demande l'aide de Bruyas.

Jeudi 28 mai.

« Bravo ! mon cher, vous avez le courage de votre opinion ; il ne faut pas nous le cacher, nos destinées sont très liées l'une à l'autre.

« Vous êtes un homme de sentiment comme moi, dans mon existence vous êtes mon corollaire.

« Dans ce moment-ci, il y a une chose splendide à faire. Je m'empare de votre élan pour vous la faire comprendre au juste.

« Pour nous, l'argent ne compte pas, c'est l'action qui est notre but. En 1855, grâce à vous, j'avais 12.000 francs à dépenser au service de ma conception. Je les ai dépensés intégralement sans crainte de l'avenir.

---

(1) On remarquait surtout dans cette exposition un portrait de femme connu sous le nom de *La Belle Irlandaise.*

Courbet avait connu cette femme, qui était la maîtresse du peintre Whistler, en 1864, aux bains de Trouville. Il semble avoir été vivement impressionné par cette belle créature.

« Parmi les deux mille dames qui sont venues dans mon atelier, plus que la princesse Karoly et Mlle Aubé, j'ai admiré la beauté d'une superbe rousse dont je commence à faire le portrait. »

« L'an passé, j'ai augmenté mon chiffre de vente. Je viens de dépenser 50.000 francs toujours dans le même but.

« Seulement ce coup m'est triomphal ! J'ai fait construire une cathédrale dans le plus bel endroit qui soit en Europe, au pont de l'Alma, avec des horizons sans bornes, au bord de la Seine et en plein Paris ! Et je stupéfie le monde entier.

« Vous voyez que l'argent peut avoir d'autres produits que placé chez les notaires, d'une façon égoïste.

« Nous sommes aux deux tiers de notre existence hélas, que voulons-nous faire de l'argent, l'argent des hommes?

« Faisons du bien. Ce que je vous dis est d'autant plus juste que j'ai assuré vos trois tableaux : *La Baigneuse*, *La Fileuse* et mon portrait pour 100.000 francs.

« Autre chose : toute la peinture qui est en Europe est exposée en ce moment à Paris. Je triomphe non seulement sur les modernes, mais encore sur les anciens.

« La question est en équilibre, j'ai deux cents tableaux exposés, je pourrais encore en exposer deux fois autant en me donnant de la peine.

« Vous avez comme amateur une action semblable à la mienne. Apportez votre galerie, je la compléterai nous faisons un second salon à la suite du mien déjà construit. Nous gagnons un million en ayant raison.

« Que vous fait à vous 50.000 francs. Vous les perdriez, ça ne pourrait pas vous empêcher de vivre dans vos goûts tout de même avec votre fortune.

« Avec une travée semblable à la mienne, nous aurons deux cents quatre mètres de longueur sur dix mètres de largeur et trente mètres de hauteur.

« C'est la Galerie du Louvre. Il n'y a plus de Champs-Elysées, plus de Luxembourg, plus de Champs-de-Mars.

« Nous réglons la question d'autant plus facilement que c'est déjà fait.

« J'ai consterné tout le monde des Arts.

« Réfléchissez. Votre existence devient très honorable. Vous êtes en mesure pour cela. Vous faites mentir les médisants.

« COURBET. »

J'assure pour six cent mille francs, je voulais un million. Si vous faites construire, c'est fait dans un mois. Je reste ouvert dans un an, tout à vous ;

En acquérant le terrain avec vous, peut-être toujours. Et la peinture existera en France seulement. »

L'ouverture de l'exposition particulière approche. Courbet rappelle à son ami de Montpellier qu'il lui a promis de lui envoyer quelques-uns de ses tableaux.

Ornans, lundi 18 février 1867.

« Mon cher Bruyas,

« Vous m'avez offert les peintures que vous avez de moi pour l'Exposition universelle dans votre dernière lettre.

« J'ai imaginé d'envoyer à l'Exposition du Champ-de-Mars quatre tableaux seulement, un tableau de chasse (1), un portrait de femme, *La Voyante*, et je désirerais pour faire pendant à ce dernier le portrait de moi, de profil, qui n'a jamais paru à Paris et qui est, autant que je me souviens, une des meilleures choses que j'ai faites. Si vous voulez me l'envoyer dans une petite caisse, rue Hautefeuille, 32, Paris, il faudrait me l'envoyer immédiatement, car le dernier délai est le 27 de ce mois-ci, c'est-à-dire, dans neuf jours.

« Vous savez combien je suis toujours pressé.

« Aujourd'hui je le suis plus que jamais ! Je fais un grand tableau de chasse qui a 15 pieds ou 18 pieds de longueur pour le 15 mars.

« Si vous ne pouvez m'envoyer le portrait que je vous demande, écrivez-moi par le retour du courrier, pour que j'aie le temps d'écrire à Paris avant l'envoi de ces tableaux.

« En dehors de ces deux expositions, je compte en faire encore une, à part moi, pour recevoir les étrangers qui viendront à Paris, où j'exposerai toutes les œuvres que j'aurai et qu'on voudra me prêter. Je vous ferai encore une autre demande plus tard.

« Je suis sur le point de faire construire à peu près au même endroit que j'avais fait construire en 55.

(1) Il s'agit de la toile intitulée : *L'Hallali du Cerf*, qui n'eut pas un gros succès à son apparition et qui se trouve actuellement au Musée de Besançon.

« Cette fois-ci je ferai un atelier définitif pour le restant de ma vie et n'enverrai presque plus aux expositions du Gouvernement qui s'est toujours si mal conduit vis-à-vis de moi.

« Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui.

« Tout à vous de cœur, cher ami,

« G. Courbet. »

« Veuillez me répondre de suite à Ornans (Doubs).

« Le portrait de profil pourrait avoir le succès du portrait à la pipe. »

Quelques mois plus tard, Courbet reparle à Bruyas de cette exposition sur laquelle il compte beaucoup.

Ornans, le 27 avril 1867.

« Mon cher Alfred,

« Je vous écris quelques lignes à la hâte, pour vous demander si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions de m'envoyer quelques tableaux de votre galerie pour mon exposition.

« Le bâtiment sera livré le 5 mai et ouvrira le 15 du même mois. Les amateurs et les musées nous ont promis leur concours.

« Si vous pouvez m'envoyer (à mes frais bien-entendu) les tableaux principaux que j'ai eu le plaisir de vous vendre et de vous faire pour mon exposition, je serais enchanté.

« J'aurai, je pense, 300 tableaux à cette exposition.

« Elle est placée au rond-point du pont de l'Alma, entre l'exposition des Champs-Elysées et le côté du Champ-de-Mars.

« Si vous vous décidez à me rendre ce service, ce sera pour la dernière fois que je vous dérangerai.

« Cela pour bien des raisons, c'est que c'est de mes tableaux l'exposition définitive ; la deuxième raison c'est que je deviens vieux, bien vieux. Nous vieillissons, malgré le ressort que nous avons dans l'esprit. Mon cher Alfred, votre action est la mienne et je crois que de plus en plus les tableaux que je vous ai vendus vous feront honneur.

« J'ai vendu, l'an passé, tant moi que ceux qui en avaient, pour 25.000 francs de ma peinture, par conséquent les vôtres valent déjà plus de 100.000 francs. Ces chiffres-là ne signifient rien pour moi, mais pour les amateurs et pour le public, c'est la pierre de touche.

« Pour résumer, si vous avez la bonté encore une fois de m'envoyer les tableaux que vous croirez convenables tels que *Les Baigneuses*, *La Fileuse*, vos portraits, le mien, etc., sauf le dernier paysage que je vous ai envoyé, parce que l'impératrice en a un à peu près semblable qui est à l'exposition du Champ-de-Mars, je serais enchanté.

« Comme mon exposition ouvre le 25 mai, vous pourriez encore envoyer par la petite vitesse parce que j'ai des frais immenses pour moi !

« Je vais me ruiner encore une fois si je ne réussis pas. Ce n'est pas gai à mon âge !...

« Quel travail il faut pour faire le *bien*.

« Jusqu'ici, je ne vous les ai pas demandés parce que je voulais être sûr de cette exposition qui trouvait des obstacles partout.

« La ville de Paris m'a tenu le bec dans l'eau pendant un mois et demi avec les terrains. A la fin nous avons découvert, mais trop tard, qu'elle voulait un pot de vin de 100.000 francs. On voulait avoir raison de moi et des acquéreurs que j'avais trouvés.

« Que de peine dans la vie, cher ami, vous devez d'ailleurs en savoir quelque chose.

« J'attends une réponse de vous. Si vous pouvez envoyez à mon adresse, rue Hautefeuille, 32 ; ou avertissez-moi de l'arrivage. J'y tiens beaucoup. Je veux que vous ayez eu raison.

« Tout à vous de cœur,

« Gustave COURBET. »

« J'espère que je vous verrai à cette exposition.

« J'ai la tête perdue de travail et d'ennuis...

« J'ai deux cents tableaux à exposer maintenant prêts pour cette galerie qui est ouverte avec 140.

« Envoyez. Je trouverai moyen de placer encore les vôtres.

« En récapitulant les tableaux que j'ai faits dans ma vie,

moi et Castagnary, nous en avons retrouvé encore 270 qui sont dans les musées de province et chez les amateurs. C'est-à-dire que j'ai fait mille tableaux dans le cours de mon existence.

« Si vous pouviez continuer ce que vous avez déjà fait pour moi, ce serait gigantesque ! »

G. C.

Cette exposition de 1867, malgré les divergences de vues de la critique fit un bruit énorme. Une foule considérable visitait chaque jour cette réunion des principales œuvres de Courbet qui décidément triomphait. Comme toujours la caricature s'en donna à cœur joie.

Des centaines de dessins plus ou moins spirituels critiquaient l'œuvre du peintre, les principaux étaient signés Daumier, André Gill, Cham, Berthall, Quillenbois, Hadal, Nadar, Carjat, Grevin, Le Petit, Randon. Tout ce bruit, articles d'écrivains peu renseignés en art, légendes parfois finement blagueuses, faisaient au fond la meilleure publicité à l'homme d'Ornans qui pouvait écrire à un de ses amis :

« Cette fois, c'est la réussite complète. Une fois de plus je triomphe. »

A présent, le nom de Courbet a passé les frontières.

On le fête en Allemagne, on lui demande des expositions en Belgique. En 1868 il expose à Gand.

Sur cette exposition, il donne les suggestifs détails suivants à Bruyas.

10 septembre 1868.

« Mon cher Alfred,

« Je viens vous remercier de l'extrême bonté que vous avez eue, de m'envoyer vos tableaux pour mon exposition.

« J'ai été obligé de m'absenter quelques jours et c'est pendant ce temps que le doreur les a renvoyés. Excusez-moi donc si le port n'est pas affranchi.

« J'ai encore mes deux portraits à vous envoyer, le portrait à la pipe et le portrait de profil.

« S'ils ne sont pas partis avec les autres tableaux, c'est que les cadres étaient abîmés. Je les répare dans ce moment. Et dans deux ou trois jours il vous les enverra.

« Mon cher ami, ces portraits ont produit le plus grand effet dans Paris. On a comparé les portraits aux meilleurs portraits du Louvre, etc. Comme je vous l'ai déjà écrit, j'ai beaucoup perdu à cette exhibition, mais la question n'est pas là, la vraie question triomphe sur toute la ligne. Il est fâcheux que cette exposition n'ait pu se continuer toujours.

« J'ai eu le malheur d'avoir à faire à MM. de Poincreux qui sont les gens les plus idiots et les plus ridicules de France. Ils m'ont exploité de telle sorte que c'est eux qui m'ont fait le plus de mal. J'ai vu hier, M. Berge, homme

d'affaires à Montpellier, avec qui j'ai causé de vous longuement.

« Il m'a expliqué vos contructions nouvelles et comment vous étiez bien logé dans la maison que vous habitez maintenant près du théâtre. Je suis heureux de vous sentir heureux dans vos goûts.

« Je pars demain pour Le Havre où j'ai huit tableaux à l'exposition, *L'Aumône du mendiant* entre autres que j'aurais bien voulu que vous vissiez. Mais vous n'êtes pas venu à l'exposition.

« En revenant du Havre, c'est-à-dire dans quelques jours, je vais partir pour Ornans et faire encore quelques tableaux nouveaux bien sentis et socialistes.

« Je vous embrasse de tout cœur,

« G. COURBET. »

« J'ai la tête rompue d'ennuis. J'ai maintenant les cheveux blancs. En outre j'ai douze tableaux à l'exposition de Gand, avec des tableaux et dessins sur MM. les curés. Je les traite comme ils le méritent, du reste il y a un volume illustré à l'appui de ces tableaux (1). Quand il aura paru, je vous l'enverrai, s'il peut entrer en France..... »

(2) Parmi ces tableaux se trouvait le *Retour de la Conférence* qui, après avoir fait le tour de l'Europe, fut détruit. M. Léonce Benédite en signale une réplique faisant partie de la collection Saint.

De toutes ces manifestations artistiques à l'étranger et en France, Courbet attache surtout une réelle importance à celle qui vient de se terminer à Paris.

Ah ! s'il avait pu conserver ce « musée », c'eut été le triomphe de « Sa manifestation ». Mais il a fallu démolir...

Cela le chagrine et son ennui se double de ce qu'on vient de lui voler un important lot de tableaux ainsi qu'il le confie à son correspondant favori Bruyas.

Paris 1868.

« Mon cher Alfred,

« Nous avons été liés par le sentiment de l'Art.

« Quand ces liens peuvent avoir lieu, ils sont inébranlables, c'est la nature qui le veut.

« Du reste, nous aurions dû nous rencontrer d'une autre façon, que nos liens eussent existé de même.

« Votre nature chevaleresque et dévouée, portée pour le bien, m'aurait été sûrement sympathique tout de suite. Que j'ai du regret de ne pouvoir vous fréquenter davantage.

« Vous savez combien j'aimais vous avoir sous la main.

« Nous causions parfaitement ensemble. Je vous affermissais dans votre action, parce que la société s'est chargée durement de mon éducation. Vous savez mieux que personne que je ne suis pas un enfant gâté. Ah ! que j'ai eu déjà de tourments et de déboires !

« De quelle nature heureusement il faut être doué pour résister à tant d'épreuves, à une telle agitation !

« Enfin, on se fait à tout. Les tourments deviennent à la fin une nécessité, un besoin.

« Quand on a renoncé au bonheur, à la jouissance de la tranquillité, on se rattrape sur le devoir.

« Je ne cesse de vous dire, sauf à vous ennuyer, combien vous m'avez été utile quand vous êtes venu au secours de la liberté que j'exprimais.

« Je débutais alors sans ressources. Je n'oublierai jamais le coup d'épaule que vous m'avez donné.

« Ma situation vis-à-vis de la Société est toujours la même, sauf que j'agrandis tous les jours ma manifestation.

« Cette année, j'avais une exposition immense dans le plus beau quartier de Paris. J'aurais voulu que cela fût permanent, mais hélas il faut démolir. Quel regret!

« De ce coup-ci, je n'aurai pas encore atteint mon exposition, mon musée permanent. Pourtant j'espère y parvenir dans ma vie.

« Dans ce moment, j'ai un genre d'occupation ridicule. Je suis à la poursuite des voleurs.

« Je cherche à rattraper les tableaux qui m'ont été volés de toute part. Hier encore on en vendait deux à la salle des Commissaires priseurs, qui m'ont été volés, il y a quelque temps, à Londres. Ils ont été vendus 4.500 francs. C'est dur de voir passer cet argent sans pouvoir y toucher. L'homme

qui tenait mon exposition a été condamné à deux ans de prison, on a estimé qu'il avait pris 4 ou 5.000 francs.

« Croyez moi toujours votre ami le plus dévoué.

« Gustave COURBET. »

Les tableaux volés, la fermeture trop rapide de son exposition, tout cela c'est bien peu de chose à côté de la véritable catastrophe qui menace le grand peintre !...

CHAPITRE VI

L'affaire de la Colonne. — Courbet n'a rien déboulonné. — La condamnation .— Sainte-Pélagie. — Souffrances et travail. — La maison du docteur Duval. — Nélaton opère Courbet. — Convalescence laborieuse. — Fleurs, fruits, portraits. — Exposition chez Durand-Ruel. — Dernières illusions.

Courbet a-t-il oui ou non *déboulonné* la Colonne?

Longtemps cette question a été agitée par l'opinion publique.

Aujourd'hui cette préoccupation a perdu de son intérêt et seule compte devant l'avenir la puissance du talent de celui qui signa *l'Enterrement d'Ornans*.

Mais tout de même il n'est pas sans intérêt d'essayer de connaître la vérité sur ce point d'histoire dont les ennemis du peintre se sont habilement servi pour noircir sa mémoire.

Pour André Gill, Courbet n'a pris dans l'affaire de la

Colonne qu'une part insignifiante. Et le dessinateur de *La Lune* explique à ce propos d'une manière qui est à retenir la mentalité du peintre.

« L'idée du déboulonnement, écrit-il (mon *idaie*, prononçait-il), qui lui avait poussé en septembre 1870 et qui n'avait alors excité aucune réprobation du gouvernement de la défense, ardent à répudier tout souvenir des Césars ; l'idée était-elle restée clouée en son crâne, ou s'était-elle envolée? Je ne sais.

« Cependant il n'en avait plus reparlé ; *ce n'est pas lui qui en détermina l'éxécution.*

« Je crois qu'il assista au renversement de la Colonne, mais en simple spectateur.

« C'est je pense, le mot déboulonner qui avait dû le séduire.

« Un mot inconnu, nouveau, tombant dans la cervelle de Courbet y faisait du ravage, y causait une obsession comme le bourdonnement d'un hanneton dans une cruche. Il me scia tout un soir, en me répétant à chaque minute : « Faites-moi donc *un tel* en Torquemada ! Torquemada, Torquemada, Torrr ! » Le mot lui roulait sous le front et l'incendiait, sans autre motif que sa sonorité. »

Castagnary ne pensait pas autrement que le poète de « La Muse à Bi-Bi ». Il a écrit, en effet, dans *Le Temps* :

« La légende ! c'est ce qui a perdu Courbet !

Il avait eu la fortune de créer un mot, très correct d'ailleurs, le verbe *déboulonner*.

Déboulonner (qui n'est pas dans Littré) avait eu plein succès. Dans les brasseries, dans les cafés, dans les salons, on l'employait communément. On ne savait pas bien ce qu'il voulait dire au fond ; on le trouvait original et neuf, et cela suffisait, on le plaçait un peu partout.

« Heureux celui qui invente un mot et le voit courir sous ses yeux !

« Mais en cette matière comme en tant d'autres, c'est dangereux de réussir trop : à de certains moments les mots populaires deviennent des arrêts de proscription.

« Ce fut l'histoire de Courbet.

Le mot *déboulonner* s'attacha à lui ; ils furent bientôt inséparables. On ne put plus prononcer le nom du peintre, sans qu'aussitôt l'image de la colonne fasse songer au peintre.

« Le public s'accoutuma à le voir comme un caricaturiste l'avait représenté, en promenade, tenant à la main droite, en guise de canne, la colonne abattue.

« Plus tard, quand la colonne fut à terre, il se trouva qu'il y avait dans Paris un monument *déboulonné* et un homme qu'on appelait le *déboulonneur*. Or, qui pouvait avoir déboulonné sinon le *déboulonneur* ?

« C'est ce qu'il y eut de moins douteux dans l'inextricable confusion qui suivit la chute de la Commune.

« Le Conseil de guerre de Versailles, dont la fonction

n'était point d'écrire l'histoire, a jugé comme pensait et « parlait le public ».

La sentence est rendue le 2 septembre 1871, le 22 du même mois, Courbet est écroué à Sainte-Pélagie.

Les tortures que traversa alors le peintre, nous allons les connaître presque au jour le jour grâce aux lettres écrites par la sœur de Courbet, Zoë Reverdy, à Alfred Bruyas.

Le 26 juillet 1871 elle écrit :

« Monsieur Bruyas,

« Nous avons vu notre pauvre père qui est venu à Paris pour voir notre malheureux frère G. Courbet. C'est moi, sa sœur Zoë Courbet aujourd'hui M^me^ Reverdy qui, au nom de toute ma famille, suis chargée de toutes les démarches nécessaires pour notre frère.

« Il a été questionné et les débats commencent dimanche ou lundi 31 juillet. Il a besoin de toutes les bonnes et bienveillances influences pour le soutenir et lui tendre la main, afin de le relever de l'abîme dans lequel il s'est laissé entraîner. Sans se douter où de mauvais génies, sous le titre d'amis, mais en réalité de cruels ennemis, avaient résolu sa perte.

« Mon père a été vivement touché de votre lettre pleine de sentiments les plus distingués qui vous caractérisent. Nous avons eu trop souvent l'occasion de vous apprécier,

Monsieur, pour savoir qu'aujourd'hui celui que vous avez honoré du titre d'ami se trouvant dans une fâcheuse position, et sa famille dans le plus profond désespoir, nous avons espéré que votre cœur et votre grandeur d'âme non seulement ne nous laissera pas un doute sur notre honorabilité à tous, mais qu'au contraire nous vous trouverons prêt à nous être utile autant qu'il sera en votre pouvoir.

« Je vous prie donc, Monsieur, si dans vos amis quelques-uns pouvaient connaître les autorités militaires qui doivent juger Gustave, priez-les de ne voir en lui qu'un artiste qui a voulu se dévouer aux Arts où l'avait commissionné M. Jules Simon, que mon frère n'est pas un homme politique.

« Voici les noms de MM. les militaires composant le Conseil de Guerre : M. le général Appert, à Versailles, 3e conseil de Guerre, président ; MM. le colonel Voldener, 17e de ligne, capitaine Grimald, commissaire, capitaine de Faillière rapporteur ; capitaine d'Amelincourt, substitut. M. de Planet, substitut rapporteur.

« Tous les députés-ministres, peuvent être utiles. Si la majorité lui est favorable, il sera bien heureux.

« Inutile de vous dire que je vous prie de nous conquérir des cœurs.. Pour nous, nous frappons à toutes les portes et toutes les personnes influentes et haut placées s'empressent. Espérons.

« Nous avons vu Gustave. Il est bien changé. Et nous

sommes bien affligés. C'est M. l'avocat Lachaud qui est chargé de sa défense. Il reste rue Bonaparte, nº 11.

« Nous espérons que tous les vrais amis protesteront à sa décharge.

« Tous ceux qui l'ont connu ne peuvent douter de l'honnêteté de ses intentions et de ses actes.

« Zoë Courbet, épouse Reverdy,
4, rue d'Assas, Paris. »

A peine a-t-il reçu cette lettre que Bruyas écrit à l'avocat Lachaud. Il prend la défense de Courbet avec un beau courage.

Montpellier, 8 août 1871.

« Monsieur,

« J'apprends que vous êtes chargé de la défense de mon ami G. Courbet. Je suis complètement étranger à la politique et n'ai eu avec le célèbre peintre que des rapports artistiques qui m'ont permis d'apprécier l'élévation et l'honnêteté de sa nature. Je me refuse, par conséquent, à croire qu'il ait pu participer en rien aux horreurs de Paris.

« Si ce témoignage que je suis heureux de vous adresser peut vous être de quelque utilité, vous pouvez, Monsieur, en faire l'usage que vous jugerez convenable.

« L'amitié que je porte à Courbet me justifiera suffisam-

ment à vos yeux de la liberté que je prends de vous écrire sans avoir l'honneur de vous connaître.

« Veuillez agréer...

« A. B. »

Dans une nouvelle lettre datée du 26 juillet 1871, Mme Zoë Reverdy demande à Bruyas de venir assister aux débats qui commenceront le 31 juillet.

« Tous les hauts personnages de France et des nations voisines sollicitent des places, écrit-elle. Il sera presque impossible d'arriver.

« Les témoins seuls auront droit. M. Lachaud nous charge de faire appel aux vrais amis qui voudront bien assister mon frère.

« Ceux qui le connaissent assez pour parler de sa nature gaie et rêveuse, de son honorabilité, combien il est incapable d'avoir pris part aux horreurs qui se sont commises et ce qu'il a dû souffrir de ne pas pouvoir se faire entendre et empêcher tant de crimes.

« Voilà ce que nous avons besoin et ce que je me permets de vous demander.

« L'affection dont vous avez honoré mon frère, me fait un devoir de vous faire une demande.

« S'il vous était possible de venir à Paris, et d'assister Gustave, lundi, à Versailles, comme témoin ami à décharge, vous nous rendriez un service signalé. »

Bruyas est souffrant. Malgré son vif désir d'assister son ami, il lui est impossible de quitter Montpellier. Il s'en excuse par ce billet :

« Madame,

« Dès que j'ai reçu votre seconde lettre et dans l'impossibilité de me rendre à la demande que je comprends si bien de votre part, je vous ai adressé un télégramme que je viens compléter aujourd'hui en vous répétant mes vifs regrets de ne pouvoir me rendre à vos désirs.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que la position de Gustave, votre frère, m'afflige au dernier point et que malgré les attaques dont il a été l'objet, je ne puis ni ne veux croire aux intentions qu'on lui prête.

« Laissez-moi vous témoigner tout mon espoir que les juges de votre frère sauront faire la part des entraînements auxquels il a succombé et reconnaîtront qu'ils ont devant eux un artiste qui a pu s'égarer mais qui n'a rien de commun avec les exterminateurs politiques dont les projets n'ont pas varié depuis le commencement.

« Et ce n'est pas une vaine consolation que je viens vous offrir, mais une conviction profonde que je désire vous faire partager et qui ne sera pas trompée, je l'espère.

« Je vous offre, ainsi qu'à votre pauvre père, tous mes

vœux les plus affectueux et l'espoir que cette rude épreuve pour vous tous sera bientôt terminée.

« Croyez bien, encore une fois, que si je ne me rends pas à une pareille invitation de votre part, c'est que ma santé s'y oppose complètement, que j'aime toujours Gustave comme un frère et l'admire davantage depuis ses malheurs. »

Très touchée par ces paroles empreintes de la plus sincère affection, M^me^ Zoë Reverdy remercie Bruyas et ajoute :

« Mon pauvre frère nous a écrit, lui aussi a reçu de vous l'assurance de vos grands sentiments. Combien il y a été sensible... !

« Dorénavant j'espère avoir plus de calme. J'engagerai Gustave à reprendre ses esprits et à vous écrire.

« Si vous voulez écrire à mon frère, je vous prie de m'adresser vos lettres, je les lui remettrai.

« Soyez persuadé que plus que jamais Gustave mérite l'estime de ses vrais amis. »

Les interrogatoires successifs et la mauvaise tournure que semblent prendre pour lui les événements ont profondément affecté le moral de Courbet qui tout d'abord avait fait preuve d'une attitude courageuse.

« Le malheureux (Courbet), écrit Zoë Reverdy à Bruyas, est malade physiquement et moralement et il ne pourrait pas supporter longtemps la captivité et la solitude.

« Comme vous devez le penser, j'ai frappé à tous les cœurs, à toutes les portes, j'ai remué le ciel et la terre.

« Je suis seule de ma famille ; heureusement, M. Reverdy, mon mari, s'y prête avec autant de cœur que moi. D'un côté, nous avons mon père désespéré entre la mort de ma pauvre mère et l'arrestation de Gustave ; d'un autre côté, nous avons mon frère dans la plus triste position et sa santé fort altérée me fait trembler.

« Je vais le voir le plus souvent possible.

« Cela est si difficile d'être obligé de se rendre à Versailles tous les jours et de faire dans Paris toutes les démarches nécessaires.

« Quoique mon mari ne soit pas fortuné, il ne recule devant aucun sacrifice et malgré nos privations, nos dépenses sont considérables.

« C'est égal, nous y allons courageusement car il faut sortir Gustave de ce mauvais pas, à quel prix que ce soit !

« Vous savez que les débats sont ouverts depuis lundi 7 juillet.

« Nous y avons assisté avec 25 témoins dans les meilleures conditions, ce qui pose Gustave honorablement vis-à-vis de ses juges et adversaires et le détache absolument des accusés, et puis comme il est malade, j'ai obtenu la translation à l'hôpital militaire, cela fait qu'il vient seul, c'est déjà une grande chose.

« Vous aurez vu peut-être que M. Jules Simon, ministre des Beaux-Arts est cité comme témoin à décharge.

« Il avait chargé Gustave de la Commission des Beaux-Arts et mon frère avec trop de présomption s'y est dévoué avec l'honnêteté que vous lui connaissez. Il ne se doutait pas des horreurs qu'ils allaient commettre et dont il serait responsable, faisant partie de cette société politique. Hélas ! il a été pris pour drapeau par les meneurs, sans se douter dans quel abîme on l'entraînait.

« M. Jules Simon en savait plus long que lui.

« Mais il se renferma dans sa haute position.

« Il me répondit quand je suis allée lui demander pourquoi il n'avait pas agi pour mon frère qui est un artiste, comme on a agi pour M. Bellay qui est un homme politique, il m'a répondu qu'il ne pouvait pas défendre mon frère qui était de la Commune, opposé au gouvernement de Versailles.

« Je lui ai alors demandé pourquoi il l'avait nommé aux Beaux-Arts, puisqu'il le savait opposé à Versailles, que cette raison là était sa condamnation et que je le prévenais qu'il serait appelé en témoignage.

« Nous avons pour témoins, MM. les directeurs des Musées.

« Ainsi, voilà la tournure que prennent les choses ; avec un peu de bienveillance, c'est une cause facile à juger. Espérons que Gustave sortira de là bien vite et pourra soigner sa santé.

« Puisse-t-il, à l'avenir, n'écouter que ses vrais amis et ne s'occuper que de faire que de la peinture...

« Toutes les lettres d'amis, je les lis à Gustave. Cela est un très grand bonheur pour le pauvre séquestré. »

Le 30 novembre, Mme Zoë Courbet donne de nouveaux détails à Bruyas.

« ... Vous dire ce que j'ai fait, ce que j'ai souffert, c'est impossible. Il faut y avoir assisté pour le comprendre ; pour en faire le récit, il y en aurait un *in-folio*.

« Le résultat seul a pu vous le faire comprendre.

« Gustave a beaucoup souffert au moral et au physique (1).

« La prison cellulaire l'a rendu fou. Je l'ai suivi pas à pas et je l'ai vu plusieurs fois dans un état désespérant. Ensuite sa santé était en fort mauvais état et je ne pouvais obtenir de le faire soigner.

« Cependant, à force de frapper à toutes les portes, de crier à tous que mon frère était un artiste et non un homme politique, j'ai fini par les convaincre autant que possible.

« J'ai recherché tous les documents à sa décharge, tous les décrets relativement à la chute de la Colonne signés Hérisson, André Roussel, Joson et Robinet, sous l'autorité

(1) « Ils m'ont tué, écrit Courbet, ils m'ont tué, ces gens-là ; je le sens, je ne ferai plus rien de bon. »

de Jules Simon, Jules Ferry et le général Trochu, Gustave n'a jamais rien signé.

« Il n'est pas *dévastateur*. Il demanda à la *déboulonner* et à la faire transporter sur la place des Invalides. Il est le seul homme qui dans un moment pareil se soit dévoué jusqu'à l'extrémité et chaque jour menacé d'être fusillé par la Commune comme réactionnaire. C'est lui qui fit enlever les objets d'art de M. Thiers et les fit transporter au garde-meuble.

« C'est à lui seul que la France doit ses Musées et la preuve est que MM. les directeurs de Musées pour protester ne pouvant parler dans ce moment-là, ont fait placer dans le musée du Luxembourg un grand paysage de Gustave pour témoigner par là leur reconnaissance pour les immenses services rendus par mon frère.

« Enfin, j'ai tout plaidé chez tous, n'importe l'opinion, j'ai fini par gagner notre cause avant le jugement...

« Je voudrais bien pouvoir réhabiliter Gustave, car les journaux ont été payés pour le diffamer et ils n'ont pas voulu rendre compte de la plaidoirie.

« Ils l'ont au contraire dénaturée et confectionnée à leur façon, ne voulant pas se donner un démenti.

« Je voudrais faire parler d'autres journaux que ceux de Paris qui sont vendus et ont un parti-pris.

« Il se trouve que dans notre pays, le maire qui est un étranger jaloux a ôté et brisé lui-même la statue que Gustave

avait donnée à la ville et qui était placée sur une fontaine (1), Cet acte a été le signal. Les Prussiens qui étaient logés dans l'atelier de Gustave ont commencé le pillage et les Français l'ont achevé.

« Tout fut enlevé, tableaux, objets d'arts, mobilier. Il ne reste plus que les murs.

« Et on vend dans Paris les tableaux volés dans tous les ateliers, à Ornans et à Paris, sans que nous puissions y mettre opposition, Quelle ruine !...

« Je prie tous les vrais amis de Gustave de bien lui persuader qu'il se doit tout à son art. Il ne peut pas perdre une vie aussi laborieuse que la sienne en se laissant entraîner par de faux amis qui, par jalousie, cherchent à le perdre.

« Au premier mars il sera libre, qu'il s'en aille alors, car les esprits sont montés contre lui.

« Qu'il quitte la France un instant pour laisser le calme se rétablir et qu'il ferme sa porte et ses oreilles à tous ces parasites qui l'ont entraîné dans cette aventure !

« Il se doit à la peinture exclusivement. Je vais le voir à Sainte-Pélagie deux fois par semaine.

---

(1) Chez un chaudronnier d'Ornans, on conservait une statuette de Courbet : *Le Petit Pêcheur en Franche-Comté.*

Le Conseil municipal, à la suite des événements de la Commune, la fit enlever.

« J'ai pu lui porter ses pinceaux, mais, hélas, deux mètres carrés c'est peu d'espace.

« Il peut se promener dans la maison, mais il ne peut pas travailler hors de sa chambre (1).

« La santé de Gustave est bien améliorée depuis qu'il est revenu à Paris, mais il a bien besoin que ses bons amis lui fassent entendre raison. Cher Monsieur et ami, je compte sur vous pour lui écrire une bonne et sérieuse... »

Un moment la santé de Courbet avait, en effet, paru s'améliorer, puis brusquement son état s'aggrave.

« Gustave est gravement malade, écrit Zoë Reverdy à Bruyas.

« Cette nature libre et indépendante ne pouvait pas supporter la réclusion, il lui faut l'exercice et la liberté. Je le sentais et c'était là mon effroi. Et malgré tous mes efforts pour charmer et distraire cette nature active, j'entrevoyais la mort si ne je parvenais pas à en abréger la durée. Alors je redoublai mes démarches. Mais malheureusement le général Valentin qui était Préfet de police à Paris était d'une hostilité sauvage. . Il a été remplacé, il était temps, car il aurait suscité une révolution. Son successeur, M. Renaud est aussi distingué que le général était brutal...

(1) Courbet peint néanmoins quelques toiles, des natures mortes, dans ce « cachot » où il craint « d'oublier le soleil ».

« M. le Préfet fit un voyage exprès à Versailles, me demanda la parole d'honneur de Gustave et me permit de le transporter chez M. le docteur Dutal, avenue de Roule, 34, aux Ternes, à Neuilly.

« C'était l'avis de M. le docteur Nélaton que je suis allée prier de visiter mon frère.

« Il constata que mon frère, par le manque d'air et d'exercice avait un rétrécissement d'intestin, plus des hémorroïdes.

« Son état était très grave et nécessitait une opération (1).

« Voilà où j'en suis : puis-je arriver à bon port.

« On peut voir facilement Gustave, en ce moment, il est prisonnier sur parole et ne peut franchir le seuil de la porte.

« Il a un grand jardin et se trouve très bien (2). Hélas ! Quelle sera la fin de tout cela !.

« Je frémis. Dieu que de souffrances! Je n'en ai rien dit à mon pauvre père, il serait trop malheureux.

« Mon mari et moi, nous continuerons notre œuvre de sauvetage jusqu'au bout. Ceux qui n'ont pas assisté ne

---

(1) Cette opération fut pratiquée dans les derniers jours de janvier par l'illustre chirurgien Nélaton lui-même.

(2) Entre Sainte-Pélagie et la maison de Neuilly, Courbet a peint plus de quarante tableaux.

croiront jamais aux récits qu'on leur ferait. C'est inouï... »

Malgré les souffrances que lui occasionne le ventre, pour se distraire, Courbet peint avec frénésie.

Il peint cette admirable nature morte représentant des fruits et des fleurs, ce merveilleux bouquet de houx. »

De cette époque date également la toile intitulée « Faisan et Pommes » qui faisait partie de la collection de Mlle Juliette Courbet.

En date du 14 janvier 1872, Zoë Courbet donne des nouvelles de son frère au mécène de Montpellier.

« Comme Gustave est extrêmement bien chez M. le docteur Duval, qu'il a un jardin où se promener, qu'il est bien logé et bien soigné, il a beaucoup repris de son bien-être, seulement l'opération est absolument nécessaire car si l'intestin se fermait entièrement, il faudrait faire une opération dans le flanc, ce serait pire mille fois, car il ne pourrait pas vivre longtemps en forçant la nature.

« Espérons que ce qui va se passer aura de bons résultats.

« Pour moi, je souffre le martyre depuis un an.

« J'espère que mes souffrances inouïes auront au moins une fin heureuse. Dans ce moment-ci Gustave peint des fruits. Il ne l'avait jamais fait. Un grand tableau, une douzaine de poires, pommes, etc., entassées heureusement sur une table, puis une cheminée au fond de la chambre, sa

robe de chambre sur un fauteuil. Tout cet assemblage est ravissant.

« Gustave est enchanté de lui. Il dit n'avoir jamais rien fait de coloris si gracieux.

« Il fait cela avec amour et est enchanté de sa réussite. Il voudrait vous le montrer, tous les sujets sont autant de portraits.

« Aussitôt qu'une décision sera prise, je m'empresserai de vous en prévenir. »

Le 29 janvier Zoë Courbet se réjouit que la première opération ait parfaitement réussie.

« Nous en avons été quittes pour la peur. Espérons que le bien-être continuera. Voici ce qui est passé :

«M. le docteur Nélaton, son fils et M. Anger, l'opérateur, se sont transportés chez M. le docteur Duval près de Gustave.

Après avoir parlé de l'opération et du chloroforme, M. Nélaton hésita devant cette forte nature et Gustave dit qu'il résisterait.

« Alors on procéda à l'action des fourchettes. Les souffrances étaient horribles, mais le patient les pria d'être habiles, qu'il soutiendrait jusqu'à extinction.

Cela dura trois quarts d'heure atroces. Les hémorroïdes étaient neuf, on en fit trois paquets qu'on lia fortement avec une espèce de petite ficelle. Il faut maintenant attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Ce que le malheureux a souffert, c'est incroyable! Jusqu'à ce jour tout va bien.

« M. Nélaton promet une guérison complète des hémorroïdes. Espérons-le. Et quand cela sera guéri, on procédera à l'élargissement des intestins. Quelle complication !

« Gustave qui est très hasardeux, comme vous le savez, aussitôt l'opération finie a demandé sa pipe et le soir même il s'est levé pour traverser le jardin et aller dîner.

« On ne peut pas le faire rester au lit malgré ses souffrances inouïes. Il est enthousiasmé de ses tableaux, surtout des fruits qui lui plaisent infiniment.

« Il travaille tout le jour...

« J'espère qu'aussitôt son rétablissement, Gustave nous écoutera et quittera Paris jusqu'à ce que les esprits se calment. Il ira se reposer le corps et l'esprit chez ses véritables amis et s'occuper sérieusement de peinture. Je suis bien ennuyée, car je vois déjà tous ces braves qui sont la cause de toutes nos souffrances qui reviennent près de Gustave.

« Il y a de leur intérêt de chercher à le persuader et de le garder en plastron. Gustave est faible de caractère, il ne sait pas résister. Il faut qu'il s'éloigne...

« Pour un véritable artiste, la peinture doit embellir et remplir toute la vie, ceux qui vous en détournent et vous éloignent de votre famille sont vos cruels ennemis.

« Gustave ne veut pas le comprendre... »

Comme la première, la seconde opération a réussi.

« Gustave est entièrement guéri, écrit sa sœur,.

« En appelant M. Nélaton, il faut s'attendre aux merveilleux résultats. Je ne vous ai pas écrit plus tôt parce que j'attendais pour pouvoir vous donner les grandes nouvelles.

« Ainsi le 2 mars, Gustave était libre. Dix jours avant sa sortie nous avons dû payer 7.000 francs pour le procès, mon frère devant payer pour tous !

« Enfin, nous voilà arrivés.

« Tous ceux qui réellement s'intéressent à Gustave lui conseillaient de quitter Paris tout de suite, mais il y en a d'autres qui combattent cette idée qui est la meilleure certainement dans ce moment-ci. Car il y a contre lui une grande animosité qui pourrait lui attirer des insultes et de grands désagréments. Mais maintenant que Gustave est hors de peine il ne veut plus nous écouter. Nous en sommes très peinés, car s'il survenait quelque chose, il n'échapperait pas, c'est certain. Nous venons de livrer une trentaine de tableaux à Durand-Ruel, le marchand de tableaux de la rue Laffitte qui fait une exposition des tableaux des artistes modernes.

« Nous espérons que cela fera un bon effet pour Gustave (1).

(1) A cette exposition se trouvait *La Sorcière, Le Portrait de Rembrandt, Trois Anglaises à la fenêtre, Tête de femme blonde,*

« Il vient de faire des tableaux de fruits en assez grand nombre et cela est très recherché.

« Jusqu'à son départ, il reste toujours chez M. le docteur Duval où il est fort bien sous tous les rapports.

« Il me charge de vous dire, Monsieur, combien il est reconnaissant de votre sollicitude pour lui pendant toutes ces tristes circonstances.

« Il pense toujours vous écrire. Excusez-le, dans ce moment-ci il fait et achève les tableaux qu'il envoie à cette exposition.

« Maintenant ce sont les intérêts qui nous occupent, car Gustave a été volé d'une quantité considérable de tableaux anciens, à lui, et qu'il ne voulait pas vendre.

« Puisse la cruelle leçon qu'il vient de recevoir, l'aider pour l'avenir. Hélas, j'ai bien peur... »

Presque dans le même temps Zoë Courbet-Reverdy écrit à Champfleury.

Elle lui demande une série d'articles qui montrerait enfin Courbet sous son vrai jour, c'est-à-dire, travaillant pendant trente ans à illustrer la France par son pinceau.

Courbet est d'abord un artiste. La preuve qu'il aime

Femme à la chèvre, Femme lisant, la Source de la Loue et plusieurs autres œuvres importantes qui ne soulevèrent guère qu'un intérêt de curiosité.

son pays, c'est qu'il a donné pendant la guerre un canon à la ville de Paris, ce canon s'appelle même « canon-Courbet ».

Que Champfleury rappelle donc tous ces faits dans le *Figaro* cela aidera peut-être Courbet à sortir de cette terrible impasse ! (1).

« L'épreuve cruelle qui devait en grande partie avoir raison de ce colosse, qui, à vingt ans, défiait les hommes et les dieux. « Je n'ai peur de personne, ni de rien sur la terre » disait Courbet à un de ses amis. L'épreuve de la Colonne était loin d'être finie. D'autres stations dans ce calvaire attendaient le maître d'Ornans.

Pourtant un moment encore il espère. Il croit que la haine de ses ennemis a pu se calmer et qu'il va pouvoir reprendre son œuvre et sa mission. Il écrit alors, le 1er mars 1873, à Bruyas.

---

(1) Champfleury n'écrivit jamais les articles demandés. Il répondit à Zoë Courbet-Reverdy qu'il avait déjà publié trois articles sur Courbet, réunis dans son volume *Souvenirs de jeunesse*.

« C'est vous dire, ajoutait le journaliste, qu'actuellement j'ai tout dit sur Courbet et que le jugement définitif sur l'homme, son œuvre et sa vie appartient maintenant à la génération qui suivra. Quant à ceux qui ont poussé Courbet dans la voie des récriminations et lui ont fait perdre le chemin qu'il lui était facile de parcourir, je ne peux suivre leurs manœuvres. Il faudrait apporter des faits bien plus que des inductions, et j'avais perdu de vue Courbet depuis une dizaine d'années que je vivais dans la solitude et l'étude. »

Ornans, 1er mars 1873.

« Mon cher ami Alfred,

« Dans l'existence il y a des natures malheureuses ce sont celles qui naissent, on ne sait pourquoi, avec l'esprit du bien, du juste, sans autre intérêt que l'amour de la justice.

« Le dévouement que j'ai toujours eu pour l'homme qui souffre a paralysé le bien-être que j'aurais pu me procurer dans la vie.

« Je ne regrette rien ; je ne redoute qu'une chose, c'est de terminer comme Don Quichotte, car le mensonge et l'égoïsme sont indivisibles.

« Les déshérités dans la Société viennent encore une fois d'essayer de s'affranchir de l'exploitation et de l'oppression de leurs semblables par la violence, mais cette fois-ci, malgré eux, j'en suis témoin, les hommes du 4 septembre les y ont poussés pour servir leurs desseins et leur détestable politique.

« La Révolution était pacifique et de propagande, ce qui explique ma participation. Mais malgré nous le massacre eut lieu.

« Ça entrait dans les plans de cet odieux gouvernement, car ces libéraux bourgeois de 1830 voulaient les journées de juin qu'ils cherchaient pour couvrir leur honte depuis le mois d'octobre 1870.

« Depuis Montpellier, mon cher Alfred, j'ai passé par

les situations les plus terribles qu'un homme puisse voir dans sa vie. J'en suis sorti, n'en parlons plus.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai sauvé les Arts de la nation.

« Je vous recommande mon bon ami Raoul Marlet (1) le fils et le neveu des voisins et camarades intimes avec lesquels j'ai passé ma jeunesse.

« Aidez-le dans ses examens, car vous savez combien il est difficile de les passer, pour de certaines natures.

« Dans cet instant d'émotion des fois on perd tous ses moyens.

« Recommandez-le à M. Dupré et à M. Martin, en me rappelant au souvenir de ce dernier.

« Je vous remercie infiniment des excellents soins que vous avez prodigués à mon brave ami Promayet.

« J'ai su avec plaisir que vous vous portez bien et la solution aussi. Je crois que nous sommes arrivés ! Raoul vous parlera de moi. J'ai à cette heure un succès sans exemple.

« L'action que j'ai prise dans cette révolution a fait tripler le prix de ma peinture. Je vous embrasse de cœur comme vous le savez.

---

(1) C'est le fils du vieux Marlet qui figure à côté du peintre dans *L'Après-dîner à Ornans.*

Courbet fit également de Marlet un très beau portrait.

« Bien des choses à l'ami Fajon qui est toujours rempli de cœur pour moi. J'irai vous voir un jour.

« Gustave COURBET. »

Au lieu de retourner dans le Midi auquel il pense toujours avec émotion, Courbet sur les conseils de ses amis qui craignent maintenant pour lui les pires représailles, se rend à Ornans où il passe quelques jours.

Et un soir, après avoir embrassé, les yeux remplis de larmes, son pauvre vieux père, il part pour la Suisse.

Il ne devait plus revenir.

CHAPITRE VII

Premier contact avec la Suisse. — Le dur exil. — Courbet commence à travailler. — La villa « Bon-Port ». — Nouvelles attaques de la maladie. — La mort de Courbet. — La singulière affaire du faux testament.

En Suisse, Courbet s'installe dans un faubourg de Vevey, à la Tour de Peils. Tout d'abord il habite deux étroites chambres où il a de la peine à loger tout ce qu'il a emporté, toiles et matériel de peintre.

Un admirateur de Courbet qui a vu alors le maître d'Ornans chez lui a pu écrire :

« Nous avons pu néanmoins y admirer deux splendides portraits du maître, peints par lui-même à l'age de 24 à 27 ans.

« La vue de ces portraits vous faisait monter les larmes aux yeux et la tristesse au cœur en indiquant quels ravages les chagrins, bien plus que l'âge, avaient apporté dans la remarquable et vigoureuse nature du robuste gars d'Ornans.

« C'est pourtant dans cette incommode habitation que Courbet sculpta un buste de la Liberté, un chef-d'œuvre, car nul n'ignore à quel degré il était bien doué au point de vue artistique : le poète, le sculpteur, le musicien cédaient à peine le pas au grand peintre. »

Les premiers temps de son séjour, Courbet ne fut pas très heureux avec la population de la Tour de Peils.

Il faut dire que des racontars venimeux l'avaient devancé dans ce pays où les gens sont naturellement méfiants vis-à-vis des étrangers.

On ne lui parlait pas, c'est à peine si on répondait à ses questions.

« De plus, ajoute l'ami de Courbet, à qui nous empruntons les détails ci-dessus, dans ces petites villes demi-campagnardes, l'apparence est tout.

« Or, de voir le grand peintre habiter deux petites chambres dans une modeste pension bourgeoise semblait bien indiquer qu'il n'avait pas beaucoup d'argent, et il diminuait d'autant à leurs yeux. »

Là n'était pas cependant la seule raison. Par la suite, en lisant certaines lettres du peintre, on s'en convaincra facilement.

Pendant que l'auteur de la *Femme au perroquet* essaie de s'accommoder tant bien que mal à sa nouvelle existence,

en France on continue à s'occuper de lui avec la même tenace injustice.

Dans une lettre datée du 20 août 1873, Zoë Courbet écrit à Alfred Bruyas :

« Les journaux vous ont sans doute appris que toutes les horreurs qui nous accablent sont loin de finir.

Gustave a été assigné pour payer *cinq cent mille francs* pour faire relever la Colonne.

« L'autorité a fait saisie sur tous ses biens, valeurs, etc.

« Cette saisie s'étend sur nous et sur les biens de mon pauvre père. Hélas, je frémis de le voir succomber sous le poids des chagrins dont Gustave nous accable tous.

« Je fais tous mes efforts pour mettre au jour toutes les preuves qui peuvent être utiles à mon frère, puisqu'il n'a jamais signé aucun décret, et qu'il a été jugé et qu'il a payé et acquitté toute chose.

« Hélas, mon pauvre frère est malade. Il a la tête dans le plus triste état et de plus un grossissement du foie et les jambes enflées.

« Il a dû quitter la France pour sa tranquillité.

« Depuis qu'il a eu le malheur de rencontrer C*** ce misérable journaliste du *Siècle*, mon frère a été perdu, car cet exploiteur a détourné Courbet de la peinture pour l'obliger à représenter sa politique.

« Oh ! Monsieur, si vous saviez la conduite infâme de ce journaliste, vous seriez indigné.

« Il s'est adjoint les O*** de notre pays. Ils prétendent que mon frère doit renier sa famille et tous ceux qui ne sont pas de son parti, que lui seul sait le rôle qu'il faut faire jouer à mon frère. Comme mon frère a la tête perdue, ces misérables écrivent à son nom et veulent qu'il assume les faits de leur parti, qu'il donne un démenti au Conseil de guerre qui l'a acquitté n'ayant pas de preuve de culpabilité. C*** prétend que cela doit illustrer mon frère et lui faire des amis et qu'il doit payer pour tous.

Hélas ! il a tant été volé par ses amis qu'il ne lui reste rien, mon père et toute notre famille qui nous sommes sacrifiés pour lui, qu'allons-nous devenir?

« Toute sa vie d'artiste doit s'éteindre dans le ridicule de la politique de C***, pour être le jouet de tous ces misérables.

« Au mois de novembre, Me Lachaud va plaider de nouveau.

« Je vous demande pardon, Monsieur, de vous ennuyer de toutes nos tristesses, mais vous nous avez toujours honorés de votre amitié dont nous sommes heureux et fiers. »

Tous les tracas de son installation en Suisse, et principalement la pensée d'être exilé de France pour un temps dont il n'ose pas prévoir la fin, ont encore altéré la santé de Courbet.

« Pour mon frère, écrit Zoë Courbet, le 18 janvier 1874, il est toujours dans la plus triste position de santé et d'affaires.

« Vous aurez su par les journaux que ce malheureux procès va s'ouvrir à la fin de février ou au commencement de mars, et nous sommes assurés à peu près qu'il le perdra, car le séquestre dont MM. C*** et O*** ont entouré mon frère et la persuasion de le faire payer pour toute cette infâme bande à laquelle nous devrons l'assassinat physique et moral de ma famille tout entière, nous font perdre tout espoir.

C*** et les O*** veulent m'empêcher de fournir les preuves qui libèrent mon frère et lui faire prendre la responsabilité des faits en le persuadant qu'ils l'immortaliseront !...

« Mon frère a la tête dans un triste état. Toutes ces choses qui durent depuis quatre ans et l'épouvante où le tient son entourage pour en tirer parti, l'ont attristé et mis dans le plus triste état, car ces bons et braves lui ont volé tous ses tableaux et ont donné au séquestre de quoi payer pour eux en lui livrant ses tableaux qu'ils m'ont empêché de sortir de Paris pour les expédier à mon frère...

« Mon frère ne sait pas un mot de ce que ces exploiteurs font de lui et sa tête est en triste état. »

Le grand peintre est, en effet, bien bas.

Le 1er juillet 1874 l'éditeur Poulet-Malassis, qui est en

pourparlers pour la vente du portrait de Baudelaire avec Bruyas, écrit à ce dernier (1) :

« Le pauvre Courbet qu'il faut revoir dans sa mémoire comme il était dans son bon temps, est à ce qu'il paraît bien bas présentement de toutes façons. L'hydropisie le menace et son intellect et son talent ont bien baissé. Je tiens ces détails d'un ami qui l'a vu à Genève le mois dernier. »

La même année, Zoë Courbet écrit encore à Bruyas :

« Hélas ! si mon pauvre frère avait su apprécier mieux vos conseils, s'il était resté dans le cercle de vrais amis comme vous, il serait aujourd'hui heureux et tranquille.

« Tandis que s'étant laissé entraîner par de faux et dangereux hommes qui sous le titre d'amis l'ont exploité corps et bien, ainsi tous ces braves qui ont imité sa peinture ne se gênent plus de signer sous le nom de Courbet, les plus inouïes croûtes qu'on puisse voir, non seulement ces misérables ont perdu l'homme en le jetant dans l'abîme d'où il ne peut sortir, mais ils ont encore détruit l'artiste dans ses œuvres en signant les leurs.

« Vous avez sans doute su par les journaux qu'une infâme brochure écrite par les ignobles amis, ne pouvant

(1) Ce très beau portrait de Baudelaire, actuellement au Musée de Montpellier, est peut-être le plus ressemblant qu'on ait fait du poète. Il fut vendu à Alfred Bruyas par l'éditeur Poulet-Malassis, le 12 mai 1874, pour la somme de trois mille francs.

pas s'imprimer en France sans danger pour leurs auteurs, a paru en Suisse, sous la signature de Courbet. Elle fut arrêtée à la frontière et saisie, nouveau grief contre mon frère qui a l'esprit dans un tel état de désordre que l'on parle et agit en son nom, sans qu'il en sache le premier mot.

« C'est une exploitation hideuse.

« Vous savez sans doute, Monsieur, que Gustave est très malade d'une hypertrophie du foie et qu'il est hydropique monstrueux.

« Il nous a été dit par des personnes qui le voient souvent que ce malheureux absorbe par jour de vingt à trente litres de vin blanc, ce qui le met continuellement dans l'ivresse et absorbe les quelques instants de lucidité qu'il peut avoir.

« Il habite toujours Vevey (1) en Suisse.

« Son dernier procès a été perdu. On lui a conseillé d'en appeler afin de gagner du temps, ce qui nous laisse tous dans la position la plus triste. Mon pauvre père est extrêmement accablé de tout ce que mon frère nous a imposé de souffrances en tout genre.

(1) Courbet habita plus tard la villa de Bon-Port « bien nommée, car de sa vaste terrasse qui surplombe les flots bleus du lac, ses habitants peuvent y pêcher à onze heures le déjeuner de midi ». C'était un des grands plaisirs du peintre qui, en sortant de son atelier, toujours en manches de chemise, s'asseyait sous un vaste parapluie, une longue ligne à la main.

« Il fait le brave, mais il n'en pense rien. Il est d'une tristesse navrante. Quand donc tout cela finira-t-il?

« Nous le désirons, quel qu'en soit le dénouement.

« Si vous savez de votre côté quelque chose sur mon frère, faites-nous le savoir, je vous en prie.

« Mon frère nous a dit que M. Fajon lui avait écrit qu'il irait le voir... »

Durant son séjour en Suisse, Courbet apprit la mort de sa sœur Zélie qu'il aimait beaucoup.

Ce fut pour lui un nouveau coup qui l'affecta profondément.

Zélie Courbet était, en effet, la sœur préférée du peintre. Il avait pour elles des attentions qu'il n'eut jamais pour Zoë ou même pour Juliette.

« Je ne sais si vous avez su, écrit Zoë Courbet à Bruyas le 14 janvier 1876, la mort d'une de mes sœurs.

« Nous n'avons pas envoyé de lettres de faire-part.

« Pauvre Zélie, les horreurs que mon frère nous a imposées ne semblent jamais vouloir finir et elle s'en est vivement affectée, ce qui a occasionné sa mort et aussi le triste état dans lequel est mon père qui est absolument sourd, accablé de chagrin par les folies de mon frère.

« Son esprit est frappé et le rend très étrange parfois.

« Pour Gustave, il est toujours comme un fantôme de

corps et d'esprit, passant sa vie à boire du vin blanc, ce qui le met dans un état d'ivresse presque continuel.

« Il n'a plus conscience de ce que font et disent ses exploiteurs qui l'entourent, parlent et agissent en son nom.

« Le monde est plein de tableaux signés Courbet et qu'il n'a jamais vus. La semaine dernière encore les Domaines nous ont envoyé des oppositions et séquestres, sur les successions de ma mère et de ma sœur, puis sur l'atelier et les propriétés de Gustave, à Ornans.

« Tout cet état de choses ne peut finir qu'avec mon frère et c'est nous qui en subissons les tristes conséquences...

« Quoi qu'il advienne, Monsieur, recevez par avance mes remerciements. Nous en avons tant à vous faire.

« Le pauvre Alphonse Promayet (1) nous écrivait qu'une vie serait trop courte pour vous témoigner la reconnaissance que vous doivent ceux que vous aimez, »

Si sa famille était profondément désolée de la situation inextricable dans laquelle l'affaire de la Colonne l'avait jetée, Courbet était loin d'être heureux en terre étrangère.

Après la fièvre du travail qui le reprit un moment, il est pris par la mélancolie qui atteint tous les exilés.

Il a perdu sa belle faconde.

(1) Le musicien qui figure jouant du violon dans le célèbre tableau de Courbet *L'après-dîner à Ornans*, est mort à Montpellier, où il est enterré.

Il allait autrefois encore pérorer au café du Centre, il devient taciturne, se renferme de plus en plus en lui-même.

Peu à peu, il se détache de tout ce qui au début de son séjour en Suisse l'intéressait.

Sa production naturellement s'en ressent. Les toiles de ce moment, malgré quelques éclairs de génie, sont bien inférieures à ses tableaux peints à Paris ou à Ornans.

Et puis son mal va s'aggravant. De rester des journées entières sans sortir de son atelier augmente la puissance de l'hydropisie qui va bientôt le tuer.

Courbet ne songe même pas à se soigner. Toutes les fois que ses compagnons inquiets sur son état lui parlent de médecins, le peintre répond : « Vous voulez donc me faire mourir ! »

C'est ce qui arriva le 31 décembre 1877 (1).

Le ciel qui s'était éclairé un moment d'un pâle rayon mélancolique, s'obscurcit de nouveau.

Sous le soufflet brutal du vent massif le lac durcit, se hérisse de mille vaguelettes hostiles, sifflantes.

Dans le lit rustique, la forme gonflée, énorme de Courbet qui depuis des jours tanguait comme épave au vent de houle, s'immobilisa, se raidit. Un des peintres les plus puissants du XIX^e^ siècle vient de mourir. Enfin, pauvre grand homme de génie, du moins à présent, vas-tu pouvoir te reposer...

---

(1) Courbet n'avait que cinquante-huit ans.

Mais ce pli amer, là, au coin de cette bouche qui fut si belle et que l'âpre baiser de la mort vient de glacer indique que l'heure du calme tant attendue, même après le trépas, n'a pas encore sonné pour le colosse d'Ornans.

Il y a, en effet, deux ans à peine que Courbet repose dans le petit cimetière de la Tour-de-Peils lorsque s'ouvre cette pénible affaire du faux testament devant le Tribunal civil de Besançon.

Les raisons de ce procès étaient les suivantes :

Le peintre avait laissé comme héritiers : son père, sa sœur Zoë Courbet, épouse Reverdy et sa seconde sœur Juliette Courbet, célibataire.

Or quelques jours après le décès on trouva un portrait-carte de Courbet derrière lequel était écrit :

« Ceci est mon testament.

« J'institue ma sœur Juliette légataire universelle de tous mes biens.

« Ecrit de ma main, Tour-de-Peils, trois juin mil huit cent soixante-dix-sept. — G. Courbet. »

Juliette Courbet se croyait donc investie de la succession de son frère lorsque, au mois d'octobre 1878, elle reçut par la poste la pièce que voici :

Vevey (Suisse).

« Ceci est mon testament unique :

« J'institue ma sœur Reverdy Jeanne-Thérèse-Zoë Courbet mon héritière universelle.

« Ecrit de ma main.

« Gustave Courbet, peintre.

« 29 novembre 1877. »

En marge de cette pièce étaient écrits ces mots :

« Plus la maison de ma mère aux Iles-Basses à Ornans est à moi. Je l'ai achetée, dont acte. »

Ce testament était d'ailleurs accompagné d'une lettre signée Philibert et qui avait été adressée à M. Duval, avoué à Paris.

Cette lettre était ainsi conçue :

Lausanne (Suisse).

« Monsieur,

« Un jour à Vevey, j'ai rencontré Courbet, le peintre. Il était d'une tristesse navrante.

« Il faut s'attendre à tout, me dit-il, je compte sur vous. Jurez-moi de remplir mes volontés en temps opportun, et de les envoyer à mon avoué, à Paris, M. Duval, rue Saint-Honoré, nº 189.

« Il sait tout et il se chargera d'acquitter ma dette.

« Il me raconta bien des choses. L'émotion nous gagna tous deux quand il me parla de sa sœur Zoë, de son beau-frère Reverdy et de leurs enfants. Nous nous serrâmes la main. Il me demanda et écrivit ce que je vous adresse. J'ai cru le moment venu.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous saluer. En faisant mon devoir, j'espère que vous ferez le vôtre. »

Signé : Philibert.

5 octobre 1878.

Pour M. Duval, avoué à Paris,
Vevey (Suisse).

Sur-le-champ Juliette Courbet attaqua le nouveau testament qu'elle considérait comme étant faux.

Devant le Tribunal, son avocat, Me Coulon, n'eut d'ailleurs pas de peine à démontrer la fausseté de cette pièce venue on ne sut jamais d'où. Il prouva que le 23 novembre 1877, date du testament adressé à Me Duval, par le mystérieux Philibert, Courbet, au lieu d'être dans un café de Vevey avec un confident, était très malade à Chaux-de-Fonds d'où il ne devait partir que le 1er décembre pour aller mourir à la Tour-de-Peils. En outre Me Coulon démontra que le nommé Philibert n'avait jamais existé, puis il

fit connaître que si Courbet aimait profondément son père et sa sœur Juliette, ses sentiments n'étaient pas de la même qualité envers Zoë, son autre sœur.

Une des dernières lettres de Courbet, est particulièrement significative à ce point de vue.

Cette lettre est datée du 27 décembre 1877, quatre jours seulement avant la mort du peintre, qui reproche avec véhémence à sa sœur Zoë des procédés inqualifiables qu'elle a employés vis-à-vis de lui et de toute sa famille.

De plus Courbet accusa sa sœur d'avoir excité contre lui, par des lettres anonymes, les habitants de Vevey.

Voici, à ce sujet. d'autres lettres de Courbet :

« Mesdemoiselles Courbet, à Flagey,

« 21 mai 1875, Tour-de-Peils.

« Voici ce que je viens d'écrire à la famille Reverdy.

« Madame Reverdy,

« La haute justice de Berne a reçu par voie diplomatique, des dénonciations signées de toi, transmises par le gouvernement français, qui l'invitaient à prendre des informations sur ma personne et sur mes biens. Le gouvernement suisse ayant vu dans ces dénonciations une manœuvre absolument contraire à la liberté individuelle, s'en est alarmé et il m'en a fait donner communication par la justice suisse.

Mais la justice de ce pays s'est empressée d'apprécier comme elle le méritait cette manœuvre criminelle à mon égard, et elle s'est trouvée d'autant mieux à même de démêler la calomnie que les magistrats à qui il incombait de prendre ces informations sont des gens qui me reçoivent à leur table toutes les semaines.

« Ce n'était pas assez d'avoir scandalisé par votre conduite ignoble toute la Franche-Comté, que vous venez encore apporter le scandale dans un pays où je suis obligé de vivre.

« En présence d'une action aussi infâme, jointe à tant d'autres, j'ai à vous avertir de quitter la maison... Vous devrez quitter sans regrets cette maison que vous avez dévalisée à tel point que mon père est obligé d'acheter son vin en ville et vivre à l'auberge... Il faut que cette conduite infâme ait une fin, comme il faut en finir avec ces lettres anonymes que vous écrivez à journée à mon père, à mes sœurs et à moi.

« Ces lettres sont tellement répugnantes qu'elles en sont illisibles. Il n'y a que les gens sans honneur comme vous pour se servir de semblables moyens.

« Il est temps de faire rentrer sous terre les innombrables calomnies que vous répandez sur mes amis, que vous traitez de voleurs et qui ne t'ont pas encore traduite devant les tribunaux, uniquement par égard pour la famille.

« En voilà assez et prends garde que ta personne parricide ne fasse une mauvaise fin. »

La Tour-de-Peils, 29 mai.

« Ma chère Juliette (1),

« Ta lettre et l'épouvantable accident qui nous arrive m'ont désespéré ; ma pauvre chère amie, c'est à toi seule maintenant le soin de nous sauver tous, c'est-à-dire mon père et moi ; ne te tourmente pas, je t'en prie. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, ma pauvre Zélie qui n'a jamais eu d'autre plaisir dans sa vie que de faire plaisir aux autres et de les servir. Quelle triste existence cette pauvre sœur a eue et sans se plaindre ! toujours malade, toujours courageuse, toujours aimable. Notre charmante sœur restera toujours gravée dans la mémoire, ainsi que notre mère, exactement comme si elles étaient vivantes. Seulement, c'est à toi, ma chère amie, que je songe. Que de peines tu as dû avoir jusqu'à ce que je sois rentré. J'aurais voulu vous sentir ensemble toute ma vie et j'aurais été heureux. Du reste, c'eût été le plus grand bonheur que vous auriez pu désirer... Quant à moi, ma chère amie, tu sais que nous sommes inséparables pour toujours et que je suis

(1) Cette lettre fut écrite après la mort de Mlle Zélie, autre sœur de Courbet.

prêt à te soutenir en tout. Ce qui me navre aussi, c'est mon père qui aimait tant notre pauvre amie ; il est déjà assez éprouvé par ces monstres qui veulent détruire notre famille, qui ont fait mourir ma pauvre sœur. »

9 février 1876.

« Ma chère Juliette,

« Mme Reverdy vient d'écrire une lettre de folle et de scélérate à mon ami Bruyas, à Montpellier. Voilà trois lettres d'hommes indignés qui m'écrivent de ce pays. Elle écrit une lettre ignoble. Elle m'accuse de tous les crimes. Bruyas est resté consterné et ne veut pas lui répondre. Ce monstre est infernal.

« Je ne comprends pas que vous ayez laissé sortir ces canailles de votre maison sans faire l'inventaire de ce qui s'y trouvait ; si bien que voilà toute ma vie perdue, mes manuscrits, mes catalogues, mes tableaux, les objets de toute sorte, tout est perdu... Les époux Reverdy m'ont volé pour cent mille francs de tableaux. Ils en accusent J*** dans une lettre, mais ils en ont bien d'autres. On pourrait faire une visite domiciliaire chez eux et retirer ce qu'ils ont à moi et à vous... »

Tour-de-Peils, 17 mai 1877.

« Mon cher père, et ma chère sœur,

« Mon père m'écrit qu'il va faire déloger les Reverdy. C'est encore dangereux ; ils vont emporter tout ce qui nous appartient. Il faut visiter leur malle ; il faudra faire comme pour les servantes avec autorité, car aujourd'hui ils n'ont rien à voir sur mes objets. »

La Tour de-Peils, le 15 septembre 1877.

« Il faut absolument et au plus vite dire à Fumey de faire mettre les scellés sur les objets de notre maison où ils n'ont rien à voir. Ils appartiennent à mon père et à moi ; écrivez donc à Fumey, c'est le devoir de mon père à moins qu'il ne veuille me laisser voler trente ou quarante mille francs, peut-être cinquante mille, par ces gens-là. Et, après ça, avec quoi voudra-til que je vive et que je paye la colonne? »

Rendant compte de la physionomie des débats de ce procès, le rédacteur judiciaire du *XIX*e *Siècle* écrivait :

« Dans les circonstances actuelles, Mlle Juliette Courbet n'a rien à prouver.

« 1° Elle a la saisie légale.

« 2° Elle a été régulièrement envoyée en possession.

« C'est alors une pétition d'hérédité qui doit être faite

par les époux Reverdy, auxquels incombera la tâche de faire preuves et de retrouver le mystérieux Philibert, qui joue un rôle si singulier dans toute cette histoire.

« Je crains bien que cette tâche ne soit au-dessus de leurs forces. D'ailleurs, il y a un intérêt considérable à sortir de la situation, car l'Etat est créancier de la succession Courbet par un jugement du Tribunal de la Seine du 26 juin 1874, confirmé par arrêt de la cour de Paris, du 6 août 1875, et par un autre jugement du 4 mai 1877, liquidant enfin les dommages-intérêts de la somme de 334.840 fr. 78 centimes, sur lesquels on a déjà payé la somme de 23.838 fr. 70 de sorte que l'Etat est encore créancier de 311.014 fr. 08 centimes payables par annuités de 10.000 francs en termes échéant le 1er janvier et le 1er juillet de chaque année jusqu'à extinction. »

Devant les charges si nombreuses qui incombent à la succession, en face d'une dette aussi forte que celle qui existe envers l'Etat que peut-il rester aux héritiers? Rien ou presque rien.

Aussi n'est-ce pas un mobile d'intérêt qui pousse Mlle Juliette Courbet à maintenir ses droits de légataire universelle, c'est pour remplir un devoir sacré, c'est pour exécuter les volontés de son frère, volontés que celui-ci a témoignées en maintes circonstances et qu'en définitive

il a exprimées d'une manière formelle par le testament qu'il a fait en sa faveur. »

Il est inutile de dire que Zoé Courbet ne put jamais faire la preuve de l'existence mystérieuse de Philibert. En conséquence, le Tribunal de Besançon, en date du 2 avril 1879, rendit un jugement, déclarant nul le testament qui instituait Mlle Zoé Courbet-Reverdy légataire de Gustave Courbet.

Ce fut donc à Juliette Courbet que revint l'héritage du grand peintre.

Je n'ai donné ces détails que pour prouver davantage combien le mauvais destin s'est acharné contre Gustave Courbet durant sa vie et même après sa mort (1). Aujourd'hui il semble bien que le vent contraire se soit définitivement calmé.

La gloire du peintre de *l'Atelier* et de *La Rencontre* se lève radieuse. Peu de temps après la disparition du maître d'Ornans, André Gill, son ami et son élève écrivait :

« Courbet, cette masse engourdie et fruste, avec une vision saine et un bel instinct puissant, a rayonné sur la peinture contemporaine et lui a imposé sa marque.

(1) Lorsqu'on ramena de Suisse à Ornans les cendres du grand peintre, on eut un moment l'intention de placer, au cimetière de la petite ville, le cercueil de Courbet entre les tombes de deux gendarmes...

« Il a su garder l'indépendance, la liberté de ses sensations ; tel il était, tel il s'est rué tout entier dans son effort, et c'est pourquoi peut-être il aura quelque jour en son pays une statue que ne déboulonnera pas la postérité. »

André Gill, un sincère et un courageux, tué, lui aussi, en pleine force, par un destin stupide, avait vu juste.

Cette statue, on est en train de l'élever à l'un des plus grands peintres de notre époque et de tous les temps.

TABLE

Pages

PRÉFACE, par CAMILLE MAUCLAIR.. 5

CHAPITRE PREMIER

Un amateur de Gustave Courbet, Alfred Bruyas. — Son « Musée » de Montpellier. — Correspondance d'artistes. — L'aventure d'Octave Tassaert. — Un mot d'Eugène Delacroix..... 15

CHAPITRE II

Le premier portrait d'Alfred Bruyas par G. Courbet. — La religion artistique du peintre d'Ornans. — La « Cathédrale de la peinture. » — Premier voyage de G. Courbet dans le Midi. — « La Rencontre ». — Palavas. — Les « Paysages de mer ». — L'ami Fajon. — Le « nu » de la collection Kalil-Bey.... 33

CHAPITRE III

Le retour à Ornans. — Courbet est malade. — La signification de l'« Atelier ». — Chez Max Buchon. — L'Exposition particulière de 1855. — Le déjeuner avec de Nieuwerkerque. — L'envoi au Salon. — Les tableaux refusés 53

CHAPITRE IV

L'exposition de l'Avenue Montaigne. — Le Réalisme. — Un article du « Figaro ». — La notoriété de Courbet grandit. — Une série de portraits. — Nouveau voyage à Montpellier. — Un article de Champfleury 75

CHAPITRE V

Courbet à Trouville. — La « Remise des Chevreuils ». « La Femme au Perroquet ». — L'Exposition particulière de 1867. — La Belle Irlandaise. — La mort de Proudhon. — Exposition au Havre et à Gand. — Le « Retour de la Conférence ». — Les tableaux volés. 92

CHAPITRE VI

L'affaire de la Colonne. — Courbet n'a rien déboulonné. — La condamnation. — Ste-Pélagie. — Souffrances

et travail. — La maison du docteur Duval. — Nélaton opère Courbet. — Convalescence laborieuse. — Fleurs, fruits, portraits. — Exposition chez Durand-Ruel. — Dernières illusions 112

CHAPITRE VII

Premier contact avec la Suisse. — Le dur exil. — Courbet commence à travailler. — La villa « Bon Port ».— Nouvelles attaques de la maladie.— La mort de Courbet. — La singulière affaire du faux testament..... 137

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
10 FÉVRIER MCMXXII, PAR
LA SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE,
D'ÉDITION ET DES JOURNAUX
DU BERRY (ERNEST GAUBERT,
DIRECTEUR), A CHATEAU-
ROUX, POUR R. CHIBERRE,
ÉDITEUR, A PARIS.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01070 0793

R. CHIBERRE, Éditeur

(ÉDITIONS SANSOT)

PARIS (VI^e^). - 7, Rue de l'Éperon, 7, - PARIS (VI^e^)

Une nouvelle Collection Artistique

Dans l'Intimité des Grands Artistes

L'esprit de cette collection consiste à dégager la véritable physionomie de certains Maîtres de l'Art : peintres. sculpteurs, graveurs, musiciens, (anciens et modernes), à l'aide de documents inédits : correspondances, notes. souvenirs, portraits, autographes etc...

POUR PARAITRE EN AVRIL 1922

HENRI MALO

CRITIQUE SENTIMENTALE

Souvenirs sur les CAZIN et sur Albert LECHAT

Un volume in-16 jésus (14 × 19) orné des *cinq* portraits suivants : *Jean-Charles Cazin* (dessin de PAUL RENOUARD). *Madame Marie Cazin* (d'après un document photographique). *J.-M. Michel Cazin* (dessin de A. de BROCA). *Madame Berthe Cazin* (dessin de J.-M. MICHEL CAZIN.) *Albert Lechat* (bois d'AMÉDÉE JOYAU). — Prix de l'ex. sur bouffant .